

Vers de nouveaux horizons : Destination Équateur

(lire la suite page 9)



ESC La Rochelle, une école « à l'image de la ville qui l'accueille, aux portes de l'océan, ouverte sur le monde ».

(lire la suite page 12)

Zoé, le justicier masqué de Renault

(lire la suite page 9)



Le Supplément Notre Dame de Sion

Rencontre avec le Consul général d'Israël à Istanbul, Moshe Kamhi.

(lire la suite page 3)



Télécharger les applications iPad et iPhone de notre journal gratuitement.



Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 97, Avril 2013

L'Europe en proie au populisme

Suite aux élections législatives italiennes, nous avons rencontré Nilgün Cerrahoğlu, journaliste au quotidien Cumhuriyet et spécialiste des questions européennes. Celle-ci explique le doute dans lequel l'Italie est plongée et revient sur l'intrigant Beppe Grillo et la propagation de mouvements populistes en Europe, qui questionnent l'avenir de la démocratie européenne telle que nous la connaissons.

Que pensez-vous des résultats des élections italiennes ?

Je pense que c'est le désordre total. Personne ne sait que faire de ces résultats. Personne ne peut prévoir ce qu'il va arriver, car il serait logique, dans une démocratie européenne normale, que les groupes de Bersani et Berlusconi



Nilgün Cerrahoğlu

forment ensemble un grand gouvernement de coalition. Mais c'est impossible, après une campagne électorale extrêmement polarisée et toutes les accusations mutuelles. Le groupe de Bersani notamment ne peut pas choisir cette option, car il perdrait le peu de crédibilité qu'il a su conserver.

(lire la suite page 4)

Umurbey : la passion du vin à la française, en plein cœur de la Thrace

Depuis 1997, les vins Umurbey sont présents dans tous les grands restaurants turcs. Produits dans la région de la Thrace, près de Tekirdağ, ils sont le fruit du travail d'Umur Arner et de sa sœur Yonca. Nous avons rencontré cette dernière il y a deux ans afin de faire un point sur la culture vinicole en Turquie. Cette fois-ci, c'est Umur qui nous a reçus dans son vignoble. Des vignes à l'usine, c'est tout un savoir-faire qu'il nous fait partager.



Au pied des collines, nichée dans le petit village de Yazır, l'exploitation d'Umur Arner s'étend sur 14 hectares. Nous arrivons d'abord dans l'entreprise où le vigneron de 59 ans nous accueille avec un verre de Sauvignon blanc. Ce vin sec, légèrement citronné, permet à la maison Umurbey de remporter une médaille d'or chaque année. « C'est notre locomotive ! » se réjouit Umur, assis derrière son bureau. L'ancien de Galatasaray se lance alors dans le récit d'une aventure familiale en pleine vigueur. Depuis qu'il est tout jeune, Umur a toujours apprécié le vin, mais c'est

surtout aux Etats-Unis, où il a vécu sept ans, qu'il a eu l'occasion de goûter à toutes sortes de variétés. De retour en Turquie en 1987, son père lui propose d'être agriculteur au sein de sa propriété, ce qu'il fera pendant six ans. « J'ai fini par trouver cela ennuyeux, je faisais toujours la même chose. C'est à ce moment que j'ai décidé de me lancer dans la viticulture », explique Umur. Nous sommes donc en 1993, et il s'associe avec ses deux sœurs pour planter les vignobles. Il leur a fallu tout apprendre du métier :

(lire la suite page 7)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Entre passé et futur

« Mesdames et Messieurs, la librairie ferme ses portes, merci ! » cria à la cantonade le libraire, de fort mauvais gré. Il était 19h56 place de Clichy, à la Librairie de Paris Gallimard, l'une de mes librairies préférées.

(lire la suite page 5)



Gürcan Gülmez, le candidat de la Turquie au Bocuse d'Or 2014

Retour sur...

Chavez s'en est allé, un article de Victor Le Roux P.2

L'inéluctable transformation des villes, l'édito de Mireille Sadège, P.2

Des Medreses aux Universités, une tribune de Nami Başer, P.6

Le Lycée Sainte Pulchérie fête la Francophonie avec Jean Tardieu



(lire la suite page 10)

Hugo Chavez s'en est allé

Décédé le Mardi 5 Mars d'un cancer à l'âge de 58 ans, Hugo Chavez fut Président du Venezuela de 1999 à 2013. Le chef d'Etat vénézuélien revendiquait l'héritage de la pensée de Simon Bolivar en voulant donner un nouvel élan au socialisme du XXI^e siècle en Amérique du Sud. Ce fut une personnalité hors du commun, d'abord lieutenant-colonel putschiste, puis Président de la République Bolivarienne, populiste de gauche et figure de proue du mouvement anti-impérialiste.

Après sa tentative de Putsch en 1992 contre Carlos Andrés Pérez et son passage par la case prison pendant deux ans, Hugo Chavez revient démocratiquement sur le devant de la scène politique vénézuélienne en 1999 avec plus de 60% des voix (score qu'il obtiendra par la suite à chacune des élections présidentielles). Dès son accession au pouvoir il met rapidement en place une politique socialiste qu'il dénomme « Révolution Bolivarienne », établissant une redistribution des richesses à travers des programmes sociaux vers les plus démunis afin de lutter contre la misère gangrénant les quartiers défavorisés de Caracas, les fameux barrios.

A l'aide de ces programmes sociaux, il sut s'attirer les faveurs du peuple, en appelant à chaque élection à continuer à transformer profondément la société, et créer ainsi une véritable économie socialiste grâce à l'argent tiré issu de l'Or Noir. Car le Venezuela recèle en son sol des ressources pétrolifères colossales dans la ceinture de l'Orénoque. D'après les dernières recherches géologiques (chiffres factbook C.I.A.) le Venezuela en détiendrait les plus grandes réserves mondiales, se plaçant ainsi devant l'Arabie Saoudite. Les réserves du bassin sont estimées à plus de 1360 milliards de barils (un baril contenant 159 litres) dont seulement 20% sont exploitables, si l'on exclut le pétrole liquide lourd et l'extra-lourd (sables bitumineux), il reste tout de même plus de 235 milliards de barils exploitables, soit 20% des réserves mondiales, bien assez pour attiser les convoitises.

Suivant la politique de récupération des ressources naturelles entamée depuis 2001, la nationalisation de la manne pétrolière a très tôt été utilisée par Hugo Chavez pour financer les projets sociaux au cœur des bidonvilles. Cet argent a aussi permis le rachat des terres des grands propriétaires terriens, l'objectif étant de créer des coopératives paysannes assurant à la fois une autosuffisance alimentaire et la création d'emplois agricoles rémunérés décemment. La production agricole s'écoule directement par le biais du le réseau des Mercas, le programme de distribution d'alimentation subventionnée.

Toutes ces initiatives en faveur du petit peuple n'ont pas été bien accueillies par les classes aisées et les milieux d'affaires. Après quatre années au pouvoir, Hugo Chavez a estimé que les ressources pétrolières du bassin de l'Orénoque appartenaient à l'Etat Vénézuélien, et non pas aux compagnies pétrolières étrangères. A partir de 2001, l'Etat est devenu actionnaire majoritaire dans chacune des entre-

prises exploitant les gisements pétroliers sur le sol vénézuélien, au grand dam des supermajors à l'instar d'Exxon Mobil. La compagnie d'Etat PDVSA (Petroleos de Venezuela SA) est reprise en main avec autorité par Chavez, lorsqu'il annonce le 7 avril 2002 le licenciement de tous les cadres dirigeants de la compagnie pétrolière. La réaction des milieux d'affaires du pétrole ne s'est pas fait attendre, en lançant le jour suivant un appel à la grève générale. Les syndicats des travailleurs du pétrole, les cadres limogés et le milieu des affaires demandent alors la destitution du Président. Les militaires démettent Chavez pour le remplacer par le Président de la fédération patronale Federamaras, Pedro Carmora. Aussitôt aux rênes du pays, Carmora s'empresse d'annuler les réformes de la Révolution bolivarienne, suspend les libertés civiles, et dissout le Parlement à Caracas. Face à cette déstabilisation mise en œuvre par les milieux d'affaires avec l'aide de puissances extérieures, une immense mobilisation populaire se lève dans les rues de Caracas, appelant au retour de Chavez au pouvoir, seulement 48 heures après le putsch. Il est intéressant de noter qu'aucune répression n'a été ordonnée contre les putschistes après le coup d'Etat. Nombres de détracteurs du Président Chavez parle de lui comme d'un « dictateur », « caudillo », « tyran » ou « despote », mais oublie l'importante participation civique des Vénézuéliens à la vie politique, et omettent de mentionner que le système électoral du Venezuela fait partie des plus performants au monde, les partis d'opposition fonctionnant librement. Il est vrai qu'Hugo Chavez aimait à cultiver un culte de la personnalité très poussé, parlant aux Vénézuéliens chaque dimanche à la télévision, affichant portraits et fresques de lui-même dans les rues.

Cette propension à se mettre en avant, se poser en icône lui a valu maintes critiques, fondées, de la part de ses détracteurs. Le problème de l'organisation du pouvoir autour de sa seule personne laisse aujourd'hui ce grand vide politique que son successeur (Président par Intérim) Nicolas Maduro ne saurait combler tant l'homme d'Etat était omniprésent médiatiquement.

Mais au-delà de cette question d'image, il a lancé avec courage de grands chantiers de nationalisation des industries clés permettant de redistribuer équitablement les revenus issus du pétrole. L'économie et l'utilisation des ressources d'un pays ne doivent-elles pas être mises au service des besoins et du bien-être du peuple ? Chavez était un populiste de gauche, pensant que l'économie et les bénéfices de la croissance devaient aider à financer des programmes sociaux de grande envergure envers les plus démunis : campagne contre l'analphabétisme, soins médicaux pour tous avec

l'aide de médecins cubains, alimentation subventionnée etc. Le bilan de son action est édifiant depuis son arrivée au pouvoir en 1998. Le produit intérieur brut du Venezuela a été multiplié par trois, tandis que le chômage a baissé de plus de 8 points depuis le pic de 2003 à 16,8%. Dans le même temps, plus de 20% de la population était touchée par l'extrême pauvreté en 1998, alors qu'en 2012 ce taux est descendu sous le seuil des 7%. A l'heure où certaines pétromonarchies achètent des clubs de football, des hôtels particuliers ou financent des conflits armés, d'autres utilisent la manne de l'Or Noir pour nourrir et sortir leur peuple de la misère. Mais des ressources pétrolières aussi importantes sont problématiques, tant au niveau de la dépendance économique au pétrole que des tensions géopolitiques qui en découlent, c'est ce qui est appelé la « malédiction de l'Or Noir ». Le Venezuela que laisse Chavez n'est pas tout rose, l'inflation atteint des records (presque 30%), l'observatoire de la perception de la corruption Transparency International classe le pays 165^e sur 179 en 2012 (65^e en 2001), et la presse n'est pas des plus libres selon Reporters sans Frontières (117^e sur 179).



Quant aux amitiés et relations diplomatiques qu'Hugo Chavez entretenait avec des personnages peu recommandables, il faut y voir plus une opposition marquée aux Etats-Unis d'Amérique et à la politique impérialiste menée à travers le monde, qu'une réelle accointance idéologique avec ces hommes. Il suivait l'adage : Les ennemis des ennemis sont des amis. Car tout séparait un Bachar-el-Assad ou un Ahmadinejad de Chavez.

Hugo Chavez a fait partie de cette longue liste d'hommes et de femmes sud-américains qui ont lutté, et luttent encore contre l'injustice sociale et la pauvreté, alliant le métissage et la politisation des exclus de la société grâce à un verbe implacable et tranchant. La victoire des révolutions citoyennes d'inspirations bolivariennes était en marche avec « El comandante » en Amérique Latine. Pepe Mujica, Evo Morales, Daniel Ortega, Rafael Correa continuent dans ce sens, gardant espoir en l'Humanité vers de nouveaux lendemains. L'hommage appuyé rendu par toute l'Amérique du Sud à Hugo Chavez suite à l'annonce de son décès le 5 mars, montre que même si l'homme meurt, ses idées continuent à vivre.

* Victor Le Roux



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'inéluctable transformation des villes

Rien de plus anodin de nos jours que de changer de ville, que ce soit pour travailler ou pour étudier. L'on privilégie bien sûr les grandes villes, car malgré leurs inconvénients, elles présentent des opportunités professionnelles et une offre culturelle indiscutables. Il est certes difficile de vivre dans ces villes, mais il paraît plus difficile encore de renoncer à y vivre.

Et ces villes continuent de grandir et de se transformer : des métropoles de 3 à 4 millions d'habitants, nous atteignons désormais des mégapoles de 12 à 15 millions d'âmes. Pour ceux qui vivent actuellement à Istanbul, le mot transformation prend un sens particulièrement fort.

Car cette ville historique, qui porte la parure de nombreuses civilisations, se voit plus que « transformée » : définitivement défigurée par de gigantesques chantiers. Si en effet, dans une ville comme Nantes, la construction d'un petit aéroport fait l'objet d'importants débats et de manifestations d'opposants au projet, à Istanbul, des projets titanesques aux conséquences écologiques catastrophiques, tels la construction d'un troisième pont sur le Bosphore et d'un troisième aéroport, sont discrètement entérinés et mis en œuvre sans débat. Faut-il donc craindre ces changements, ou au contraire les accepter en tant qu'évolution inévitable ? J'ai eu l'occasion d'en discuter avec une historienne et sociologue, prof. Régine Robin, intervenante au colloque « Le grand récit de la ville, les villes à venir Marseille, Hambourg, Istanbul, Tanger ? » qui s'est déroulé au lycée Notre Dame de Sion les 8 et 9 mars derniers.

Pour Régine Robin, la ville d'Istanbul est une vraie mégapole. Elle n'appartient pas au monde occidental, mais cela est sans importance au vu de sa position entre deux univers l'Orient et l'Occident. En tant que mégapole, sa transformation reste inéluctable. Selon Régine Robin, pour qu'une ville se développe et reste compétitive au niveau mondial, il faut qu'il y ait de la circulation, de la construction et de la densification. Si ces trois caractéristiques font actuellement défaut à Paris, en revanche, Istanbul est plutôt bien lotie de ce point de vue... Toutefois, le problème est qu'il faut veiller à trouver un équilibre entre des formes qui respectent à la fois la modernité et le génie des lieux, et empêcher les erreurs. Pour l'historienne, les erreurs sont difficiles à éviter, d'où la nécessité d'un rapport de force.

Au terme du colloque, la solution est apparue dans toute son évidence : pour éviter que nos villes ne nous échappent il faut, tout simplement, se les réapproprier...



« Privilégions le dialogue entre Israël et la Turquie »

Pour commencer, que pouvez-vous nous dire de la résolution de la crise qui ternissait depuis quelques temps les relations entre la Turquie et Israël ?

Nous nous réjouissons de cette bonne nouvelle. En effet j'avais toujours gardé mon optimisme, sachant que des deux côtés, tout le monde voulait le rétablissement des relations normales entre les deux pays. Désormais, il nous faudra travailler ensemble pour raviver le dialogue intergouvernemental, et donner de nouveaux élans aux liens turco-israéliens. Je rappelle que ce dénouement est le résultat de nombreux efforts conjoints qui ont su gardé la confiance dans les relations turco-Israéliennes. J'aimerais alors saluer les efforts qui vont permettre aux deux pays de renouer leurs liens d'amitié.

Vous connaissez bien Istanbul, vous y êtes né et y avez grandi. Que pouvez-vous nous dire au sujet de cette ville et de votre parcours ?

Je suis né il y a 60 ans à Istanbul. J'ai ouvert les yeux dans une maison qui n'existe plus, elle est devenue un hôtel. Dans une famille séfarade, multilingue. Ma langue maternelle est le français. Mes grands-parents sont partis en France vers la fin de la Première Guerre Mondiale, et c'est là que ma mère a grandi. Avec mon père et à l'école, je parlais turc, tandis que je parlais toujours français avec ma mère. D'ailleurs dans le cercle où j'ai passé mon enfance, surtout dans la communauté juive à l'époque, une personne cultivée était une personne qui parlait français. Donc je parlais en français, et j'avais aussi une certaine connaissance de la France, que ma mère a imprégnée sur moi.

À l'âge de 16 ans, en 1968, j'ai fait mon Aliya (immigration en Israël) où j'ai poursuivi mes études secondaires, le service militaire, et mes études universitaires à Tel Aviv en sociologie et Sciences du travail. Dans cet ordre, parce qu'en Israël, on fait le service militaire avant les études universitaires. En 1979 je suis entré dans le corps diplomatique. J'y ai commencé mon apprentissage auprès du ministère israélien des affaires étrangères. Après quelques mois d'études intensives, j'ai pu suivre les relations turco-israéliennes et la politique turque, des connaissances inséparables de ma carrière actuelle.

Mes premiers pas comme diplomate à l'étranger commencèrent en août 1983, en tant que deuxième secrétaire de l'ambassade d'Israël à Paris. J'étais adjoint à celle qui devint plus tard ambassadrice dans des pays importants et membre de La Knesset (le Parlement israélien), Mme Avital, à la communication. Secrétaire aux relations publiques et aux publications, mon rôle était de présenter Israël au grand public. Je faisais des conférences dans des clubs Rotary et autres. C'est comme ça que j'ai appris ce qu'était un diplomate dans un poste à l'étranger.

Je suis resté un an seulement, puis on m'a envoyé à Montréal. J'ai d'abord été vice-consul et promu consul plus tard. J'ai eu la possibilité de connaître un autre pays avec une tradition francophone. L'expérience internationale que j'ai eue à Paris m'a beaucoup aidé à réussir dans mon poste à Montréal car il m'a permis de connaître les rouages organisationnels. J'ai eu aussi une expérience de quatre ans au Québec, à Montréal et par la suite j'ai regagné Jérusalem pour aller m'occuper

Notre directeur de la publication, Hüseyin Latif, a rencontré le Consul Moshe Kamhi sur invitation, pour parler de son parcours et des relations turco-israéliennes. Cette rencontre a coïncidé avec le spectaculaire dénouement de la crise dans les relations entre la Turquie et l'Israël suite à l'intervention de Barack Obama, qui confirme la place privilégiée de ces deux pays pour la politique américaine dans le Moyen-Orient.



des affaires du Moyen-Orient, au centre des recherches politiques du Ministère. Normalement les diplomates n'aiment pas beaucoup faire un travail de bureau, d'analyse, de synthèse, au centre des recherches. Moi je l'ai voulu, et ai obtenu ce poste très facilement, car je savais que le centre de recherches politiques était un passage obligé pour quelqu'un qui souhaiterait être postulant pour ce poste à Paris. C'est ce qui est arrivé en 1991. Ainsi, 8 ans après avoir été à Paris à mon premier poste, j'y reviens en tant que conseiller politique, chargé du dossier du Proche-Orient, pendant 6 ans. Paris, pour moi, c'est un poste où j'ai pu connaître l'Europe. Ce travail m'a permis de connaître la construction européenne, puisque j'ai suivi les accords de Maastricht et son référendum, à travers les débats.

Et après j'ai regagné Jérusalem, de nouveau au Centre d'analyses politiques, mais cette fois-ci comme directeur. J'y suis resté 2 ans et après je suis devenu le n°2 au ministère Plénipotentiaire à Ankara, en 1999. Entre 1999 et 2002, j'ai vu trois premiers ministres israéliens visiter Ankara. C'était le summum des relations. A l'époque la Turquie jouissait d'un rôle très important parce qu'elle avait des relations équilibrées et avait la faculté de pouvoir parler aux deux côtés arabe et israélien, en ayant reçu leur confiance. Cela donnait une ampleur diplomatique particulière à la Turquie de cette époque. La première visite ouvertement effectuée d'un premier ministre israélien en Turquie, c'était M. Barak. Il était allé inaugurer le village turco-israélien créé après le séisme pour abriter ses rescapés. Et puis il y a aussi eu une visite de M. Sharon en 2001.

En décembre 2008 j'ai été nommé Consul Général d'Istanbul, au moment où les relations turco-israéliennes étaient déjà empreintes d'un certain malaise, après la première opération à Gaza (« Opération plomb-durci »). Dans ces temps troublés, notre tâche est de préserver l'amitié et le dialogue entre les peuples, et faire en sorte que le terrain soit propice à une amélioration des relations. Je tâchais alors d'expliquer les positions des uns et des autres, avec le contexte historique entre les deux Etats. Je fais ce que je peux pour préserver la confiance entre les secteurs commerciaux, académiques, culturels, mais aussi le secteur politique.

Je saisis l'opportunité de mon poste ici, pour parler au public turc dans leur langue lorsque l'occasion se présente, mais aussi avec le public israélien. Devant les médias turcs, je reviens toujours à mon enfance à Kasimpaşa, je fais référence à mon professeur de géographie qui était aussi le provi-

seur de l'école, il faisait toujours allusion à l'eau qui se réchauffe lentement. J'emploie beaucoup cette métaphore ces derniers temps lorsque je fais référence aux relations entre la Turquie et Israël, car les peuples ressemblent à la mer. Etant donné que le public risque de se réchauffer lentement une fois refroidi, notre tâche de diplomate, surtout dans une ville métropolitaine comme Istanbul, est de faire en sorte que nos relations entre les différents secteurs d'activités ne se refroidissent pas. Les relations entre les secteurs économiques notamment ne doivent pas se refroidir. C'est important pour nos deux pays. Il y a une volonté en Israël pour résoudre cette crise, qu'elle soit durablement dernière nous.

Y-a-t-il en ce sens un avenir pour le processus de paix, compte tenu des récentes manifestations dans les territoires palestiniens, y voyez-vous la crainte d'une troisième intifada ?

Voir la paix régner au Proche-Orient entre Israël et tous ses voisins reste le rêve de tout Israélien. Notre position n'a pas chan-

gé, nous sommes pour un règlement fondé sur la formule de deux États, un pour chacune des nations. Tous les gouvernements israéliens sont prêts à tout moment à regagner la table des négociations, si nos voisins le veulent, sans pré-conditions pour négocier. Nous appelons la patrie palestinienne à ne pas perdre de temps, vu ce qu'il se passe dans certains pays de la région. Bien sûr nous avons certaines conditions de sécurité, depuis la période douloureuse de 2002-03 où nous avons vu des attentats suicides en Israël. Malgré notre retrait de la Bande de Gaza en 2005, il y a eu près de 12000 obus et missiles tirés sur des villes et agglomérations israéliennes à partir de Gaza. Cela nous a appris quelque chose : il faut prendre un dispositif de sécurité entre nous et les Palestiniens, assurer les frontières extérieures d'un futur État palestinien. Mais tout cela est à négocier. Nous voulons entendre de leur part aussi une reconnaissance de l'Etat d'Israël comme Etat-nation souverain de la Nation juive. Ce qui nous gêne davantage, c'est que du côté palestinien et surtout à Gaza, il n'y a pas de véritable préparation à la paix, une préparation de la jeunesse à vivre en paix avec l'autre. Il y a un certain écart culturel, mais tout cela peut aussi se résoudre dans le cadre de négociation. Une paix entre nous ne peut pas être dictée par le haut, elle doit émaner de la base du peuple vers le haut. Nous voyons bien que lorsque les Palestiniens en Cisjordanie ont pris des mesures efficaces contre les organisations terroristes, nous aussi avons réduit les contrôles de passages [aux Check-Points]. Il règne aujourd'hui la prospérité économique avec une bonne confiance entre Israéliens et Palestiniens.

* Propos recueillis par Dr. Hüseyin Latif

Sophistication des opérations.

TAV Airports sert des millions de passagers et des milliers d'avions dans douze aéroports sur trois continents. Fort de son savoir-faire approfondi, TAV se concentre sur les moindres détails des opérations aéroportuaires afin de fournir le service parfait.

AEROPORT ISTANBUL ATATURK • AEROPORT ANKARA ESENBOGA • AEROPORT IZMIR ADNAN MENDERES
AEROPORT ANTALYA GAZIPASA • AEROPORT DE TBILISSI • AEROPORT DE BATUMU • AEROPORT ENFIDHA-HAMMAMET
AEROPORT MONASTIR HABIB BOURGUIBA • AEROPORT SKOPJE ALEXANDRE LE GRAND
AEROPORT OHRID ST. PAUL L'APOTRE • AEROPORT DE MEDINE • AEROPORT DE RIGA

www.tavairports.com

TAV
Airports
Live, Smile and Fly!

L'Europe en proie au populisme

(Suite de la page 1)

Après tous les scandales dont Berlusconi a fait l'objet (corruptions et scandales sexuels), s'allier avec son groupe mènerait de nombreux électeurs à penser « Pour quoi devrais-je voter pour Bersani ? Finalement ils sont tous les mêmes. » Donc Bersani ne peut pas choisir cette option. La meilleure solution pour lui serait de former une coalition avec Grillo, mais ce dernier refuse. Il sait qu'il est sur la pente ascendante de sa carrière politique, et que des élections anticipées seraient à son avantage car il récolterait encore plus de voix. C'est un énorme succès pour son mouvement « antiparti » de faire ce score dès les premières élections législatives (25%). Rappelons que son idée est de détruire la vieille classe politique complètement imperméable à tout mouvement qui n'adhère pas à ses codes.

Grillo n'est pas le seul à parler de « caste », ce terme est utilisé dans le jargon politique en Italie depuis quelques temps, afin de refléter la perte de crédibilité de cette classe politique, et surtout cette distance avec l'électeur moyen. Grillo a repris ces thèmes. Il entend mettre dehors cette caste politique. Donc l'Italie se retrouve dans une impasse. Mais il y a peut-être une autre solution, le « gouvernement du Président ». Le Président de la République nominerait un représentant qui ne soit pas l'un de ces trois dirigeants de partis. Nous verrons, mais je ne serais pas surprise de voir des élections anticipées.

Pourquoi pouvons-nous dire de Beppe Grillo qu'il est populiste ?

Son mouvement a des réponses simples à des questions très complexes. Mais nous ne savons pas comment ces réponses s'articulent entre elles, car Grillo refuse de parler à la télévision ou la presse italiennes. Il dit qu'elles appartiennent à la caste politique. Il n'y a donc pas de communication directe. Grillo parle à la presse étrangère, qui relaie l'information à l'Italie. C'est une situation vraiment étrange. Ceux qui ont étudié son programme disent qu'il s'agit d'un mix afin de satisfaire Wall Street autant que le Tea Party. Il n'y a ni gauche, ni droite. Ses propositions sont éclectiques, réunies dans un seul programme. Il parle également au ventre des gens, comme la plupart des populistes font. Et il y a aussi tous ces discours du type « nous voulons supprimer les partis politiques », ou « nous voulons obtenir 100% des voix. » Comment pouvez-vous dire cela si vous croyez réellement en la démocratie ?

Pouvons-nous avoir une démocratie sans partis politiques ?

En réalité, le seul parti politique qui demeure dans l'arène politique est le Parti Démocratique de Bersani aujourd'hui en Italie. Tous les autres, en commençant par celui de Berlusconi, Il Popolo della Libertà, La Ligue du Nord, le Mouvement Cinq Etoiles, sont tous des partis populistes. En fait le mouvement de Grillo n'est même pas un parti. La disparition des partis politiques n'est pas vraiment récente, elle se produit depuis environ dix ans. Ce processus a commencé avec la « fin des idéologies », avec la chute du mur de Berlin de 1989. À la fin de la Première République en Italie, et commençant peu à peu dans les années 2000, il y a eu une

prolifération des partis populistes. C'est le sujet le plus brûlant aujourd'hui en Italie. On peut y trouver de nombreux livres sur le sujet de la fin des partis politiques. Personne n'a la réponse, c'est inquiétant car plein d'incertitudes et d'inconnu.

Peut-on parler de grillisme dans le sens où il a un programme vraiment unique ? Oui, définitivement. Ce mouvement ne ressemble à rien de connu. Il n'est pas comme les mouvements fascistes en Europe. Il ne considère pas les problèmes d'immigration ou les problèmes de nationalité comme une priorité, il n'est pas amical envers les étrangers, mais pas raciste, contrairement à La Ligue du Nord. Je n'ai jamais entendu des propres anti-islamistes ou racistes venant du parti de Grillo. Et il a des suggestions très concrètes concernant certains problèmes. Par exemple, il souhaite diminuer le salaire des parlementaires, et ses propres parlementaires vont certainement le faire. Le maire de Parma, qui vient du Mouvement 5 Etoiles, l'a déjà fait. La part du salaire qui est déduite est allouée à un fonds pour les citoyens, qu'ils peuvent utiliser comme des petits crédits, ce genre de choses. Grillo propose des choses intelligentes, des choses pratiques. Mais ensuite, ce qui paraît intelligent peut être populiste. Aussi son programme est éclectique, il est très difficile de juger sa faisabilité, de distinguer ce qui est faisable de ce qui est rhétorique, dangereux, et populiste. Je pense qu'il est trop tôt pour émettre un jugement final sur Grillo. Mais une chose est certaine, c'est qu'il est plus intéressant et sérieux que tous les mouvements populistes qui se sont développés en Europe, dans le sens où il utilise internet et les dernières méthodes de communication. Il s'agit d'une nouvelle façon de pratiquer la politique. Et avec cette méthode, le Mouvement 5 Etoiles est entré au Parlement. Mais l'Italie est un pays intéressant, ça a toujours été un laboratoire politique en Europe. Le fascisme y est né, mais également l'eurocommunisme, puis Berlusconi, et aujourd'hui nous avons le grillisme. Donc c'est une société extrêmement vivante.

Est-ce le futur de la démocratie qui est en jeu ? Je pense qu'il va certainement y avoir un « effet Grillo ». Je ne sais pas comment cet effet Grillo va être absorbé, si ses pratiques vont être reprises, mais cela va sûrement impacter la démocratie directe. Le Parti Pirate d'Allemagne a déjà emprunté certaines de ses pratiques. Un petit parti en Espagne vient de naître, et il a pris l'appellation de Parti X. Tous ces mouvements vont être impactés. Nous suivrons de près les élections allemandes cet automne, et ensuite les élections européennes l'année prochaine, je suppose.

Beppe Grillo est parfois comparé à Jean-Luc Mélenchon. Oui, mais Grillo reprend également des

thèmes d'extrême-droite, du Tea Party. Mélenchon a attiré de nombreuses personnes percutées par la crise. Dans ce sens, Grillo fait la même chose. Ses premiers interlocuteurs ont été les personnes abandonnées par le système. Nous parlons définitivement de quelque chose d'autre avec le Mouvement Cinq Etoiles. Je pense que Casaleggio doit être étudié. Il a préparé les bases de communication qui soutiennent ce mouvement. Il est dit d'étranges choses à propos de lui, ils disent qu'ils appartiennent à une secte moderne, appelée Gaia. Cette secte dit que la Troisième Guerre Mondiale va bientôt éclater, qu'elle durera 20 ans, et qu'ensuite les démocraties directes gouverneront le monde. Nous ne savons pas grand chose de lui. Nous ne pouvons pas juger



leurs idées avec notre équipement politique, car c'est totalement nouveau. Quand je revenais d'Italie, à côté de moi dans l'avion, il y avait un homme d'affaires italien. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de Grillo, et il m'a répondu qu'il avait voté pour lui. J'ai été très surprise, alors je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu « Pour remettre l'Italie à zéro ». Et en effet, certaines personnes ont voté Grillo pour remettre l'Italie à zéro. D'autres Italiens ont voté pour lui parce qu'ils étaient en colère. D'autres encore ont voté pour lui parce qu'ils avaient peur, la crise en Italie est terrible. 39% des jeunes sont au chômage. C'est horrible. Ce sont cette atmosphère d'insécurité, ces incertitudes, cette grande colère, et cette volonté de remettre à zéro, qui ont amené les Italiens à voter pour Grillo. 25%...

A propos de l'Europe maintenant, devons-nous craindre l'entrée du populisme et de l'eurosepticisme au Parlement européen ? Je pense que c'est déjà le cas, depuis les dernières élections. Je pense que ce sera encore pire après les prochaines élections. L'intensité de cette colère est alarmante, d'autant plus alarmante que les hommes politiques ne semblent pas s'en inquiéter. L'Europe devient de moins en moins l'Union Européenne, et bien plus une Europe des nations. Chaque nation a ses propres priorités. C'est exactement le genre de climat qui a encouragé le fascisme dans le passé. Ce qui me surprend et m'inquiète, c'est que les leçons du passé semblent avoir été complètement oubliées. On dirait que personne ne se souvient du passé. Pour les jeunes d'aujourd'hui, je suppose que le fascisme ne veut rien dire ; peut-être que c'est bien trop abstrait. Les jeunes ne connaissent que la démocratie, et peut-être pensent-ils qu'elle est acquise pour toujours. Mais les choses changent de jour en jour. C'est le principal problème du moment, et en Angleterre par exemple, vous retrouvez l'England Defense League, qui est un mouvement extrémiste. Je n'aurais ja-

mais pensé que dans un pays qui a été le berceau de la démocratie, celle-ci soit à ce point vulnérabilisée par de tels mouvements. C'est difficile à comprendre mais c'est en train d'arriver, parce que la crise est énorme. Elle s'est bien implantée, et personne ne sait combien de temps elle va durer. Les spécialistes disent que l'on n'a même pas encore touché le point critique.

Les démocraties européennes ont-elles connu un ennemi en l'islam ?

L'Occident, pas seulement les démocraties européennes. Oui, malheureusement. Mais c'est aussi ennuyeux car obnubilé par le monstre à l'extérieur, l'Europe ne voit pas le monstre qui prospère en son sein, qui est le racisme des mouvements populistes et extrémistes.

Et que pouvez-vous nous dire de l'intégration de la Turquie dans l'Union Européenne ?

Cela ne fait plus débat, c'est un problème réglé. Le sentiment de forte aliénation a été nourri, d'abord par les Européens, et ensuite par la Turquie. Sans décisions dramatiques, je pense que la Turquie s'est déjà séparée de l'Europe. J'avais l'habitude de penser la Turquie comme faisant partie de l'Europe ; j'ai grandi dans une Turquie qui m'a menée à penser qu'elle était une partie de l'Europe. Je pense que cette Turquie n'existe plus, cette Turquie fait partie du Moyen-Orient. La réponse à la demande d'intégration de la Turquie, la façon dont les négociations ont été ouvertes, avec un arrière-plan très négatif, et ensuite l'attitude de Sarkozy, ont été les derniers coups. Je pense qu'après ça, la Turquie a toujours dérivé de plus en plus vers l'Orient. Je peux le ressentir moi-même. En tant que journaliste qui a travaillé toute sa vie sur les problèmes européens, je faisais toujours des références à l'Europe quand j'abordais la politique turque. Je ne le fais plus car ce serait absurde. Je ne peux plus fournir cet arrière-plan, car il n'existe plus.

Une dernière question, que pensez-vous du nouveau Pape ?

Je dois dire que j'ai été impressionnée par sa simplicité. Je ne m'attendais pas à ça. Il a dit « Buena sera sorella e fratello », très simplement. Il s'est tenu devant tous en silence, sans gestes théâtraux, comme on était habitué à en voir avec Jean-Paul II. Je pense que les Italiens en particulier, mais je suppose que tous les catholiques, seront heureux de ce choix. Je sais que l'une des préoccupations était d'avoir un Pape qui ne soit pas euro-centré. Ils voulaient un Pape en dehors de l'Europe, mais pas tout en fait en dehors de son influence non plus. Donc je suppose que ce Pape représente un bon compromis, car il vient d'Argentine, mais a un père Italien. C'est le premier Pape latino-américain. C'est aussi le premier jésuite, ce qui est également très intéressant. Les jésuites sont plutôt connus pour leur culture et leur intelligence. Et il a choisi de s'appeler François après Francisco di Assisi. Cela correspond à la période de crise que nous vivons aujourd'hui. Le nom est simple ; il me semble qu'il essaie de donner un message, qui dit que l'Eglise sera plus proche des pauvres. C'est un bon message à envoyer en temps de crise.

* Propos recueillis par Caroline Delaire et Victor Le Roux



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

(Suite de la page 1)

« Mesdames et Messieurs, la librairie ferme ses portes, merci ! » cria à la cantonade le libraire, de fort mauvais gré. Il était 19h56 place de Clichy, à la Librairie de Paris Gallimard, l'une de mes librairies préférées.

Des gens ont souri, d'autres regardaient autour d'eux avec surprise. Sur cet avertissement, les lecteurs ont remis soigneusement à leur place les livres qu'ils étaient en train d'examiner. Dans cette librairie que je fréquente depuis treize ans, ce que j'aime le plus, c'est qu'il y a, sur une petite étiquette placée juste devant les livres nouvellement parus, un bref avis ou une analyse rédigée de la main du libraire qui a lu le livre. De cette façon, le lecteur peut suivre de façon régulière les livres lus et recommandés par les libraires dont ils apprécient les commentaires, et les avis...

...
Je suis sorti de chez moi à 5h35 pour prendre le Thalys de 6h57. A l'arrêt de bus, quelques femmes et hommes d'âge moyen attendaient le même autobus que moi. Ils avaient l'air de se connaître. Pour pouvoir, tôt le matin, arriver à temps à destination, ils prenaient chaque jour le bus de 5h45. Cela m'a rappelé le bus IETT n°12 pour Üsküdar, que mon père

Entre passé et futur

prenait à 4h02 à Çayırbaşı, il y a 40-45 ans. Celui de mon père était rouge ; celui que j'allais prendre, vert... Dans ce bus, certains passagers prenaient le même ferry. Même si, après s'être salués, ils ne s'endormaient pas dans le salon chauffé, la plupart continuaient à somnoler dans la fumée de cigarette des chauffeurs de camion et les gorgées sonores de leur thé infusé du matin. Certains, en une ou deux phrases, prenaient de leurs nouvelles respectives, et d'autres poursuivaient quelque peu la conversation en s'enquérant, en quelques mots, de l'état de leurs affaires... Si je me souviens bien, c'étaient des gens de métiers tels que des officiers de police, des cafetiers, des grossistes ou des agents de nettoyage... Comme ceux de cet autobus. J'étais dans le même autobus que ceux qui, depuis des années et pour un salaire à peine supérieur au Smig, prennent le bus de 5h45 pour arriver à temps et commencer leur travail à 7h. En fait, au départ de cet arrêt près duquel j'habite depuis des années, c'était la première fois que je montais dans ce bus n°31 de la RATP pour la Gare du Nord, à 5h45... Mais j'étais sorti tôt, la Gare du Nord était déserte. Et il n'y avait ni vendeur de brioches, ni vendeur de Simits...
...

Le mois dernier, c'était le mois de la francophonie !

La conception d'*Aujourd'hui la Turquie*, le seul journal français de Turquie, a débuté en septembre 2004. Le travail s'est intensifié en 2005 au niveau de la recherche de mise en page et de mise au point du contenu. Le premier numéro est paru le 1er avril 2005. « Il ne tiendra pas deux mois, il va fermer sans crier gare », ont déclaré certains. Puis cette prédiction de durée a été portée à cinq ou six mois. Et à présent, nous en sommes à la neuvième année, et l'actuel numéro est le 97... 1484 pages ont été publiées. En mai, avec notre numéro 98, nous atteindrons les 1500 pages. Le premier juillet, vous recevrez le 100ème numéro. Nos applications iPod et iPhone sont très réussies. Nous aurons très prochainement nos applications pour le système Android... Notre site internet quotidiennement actualisé va très bientôt être doté d'une nouvelle interface plus moderne.

Et le dernier chiffre que nous vous donnerons est de 200 000 : soit le nombre de téléchargements en Pdf de notre journal en 2011 ! Notre seul regret, c'est que la tradition du supplément "*Aujourd'hui la Turquie la Francophonie*" (ALT 59 et 71), initiée à l'époque d'Anne Potié, ne s'est pas perpétuée cette année !

Que dire de plus, sinon que c'est tant mieux pour nos amis, et tant pis pour nos ennemis !



Dr. Olivier Buirette

Historien

Aggravation de la crise en France

La politique de lutte contre la crise et le chômage notamment, initiée par le nouveau président socialiste François Hollande et son Premier ministre Jean-Marc Ayrault, n'a pas pour le moment produit les résultats espérés.

Est-ce une question de temps ou une erreur de méthode ? Preuve en tout cas que la situation est grave et que les opinions publiques sont troublées, les sondages n'indiquent pas que l'échec des 6 premiers mois d'alternance en France puisse profiter à l'opposition pour le moment. Les indicateurs pour l'année 2013 sont mauvais, le Président François Hollande annonce lui-même que la France ne sera pas en dessous des 3 % demandés pour son déficit cette année. Par ailleurs, la conjoncture de la crise européenne reste mauvaise et rien ne semble se dessiner pour 2013, si ce n'est une aggravation du chômage et des déficits. L'État va par ailleurs être obligé d'effectuer une très impopulaire nouvelle réforme des retraites, de même qu'une réduction de 5 milliards d'euros est demandée aux ministères pour cette année. Sauf incident, les prochaines élections seront pour 2014 avec les municipales, mais on a du mal à imaginer que rien ne se passe face à une situation qui se détériore.

Mi mars, le Président de la République a tenté de reprendre la conquête de l'opinion, avec un déplacement à Dijon afin de renouer avec les Français.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

TAV lance sa carte Passport Edition

Le service des opérations de TAV (filiale des aéroports TAV) vient de lancer ce jour-même une nouvelle carte avantage : la carte *Passport Edition*. Face au succès rencontré par la carte *Passport*, TAV a décidé de franchir une nouvelle étape dans les services proposés aux

particuliers. La carte *Passport* sera retirée, au profit de la version *Passport Edition* qui offre davantage de services. Photo : Directrice générale du Service des Opérations de TAV Eda Bildiricioğlu et le Directeur général adjoint du Service des Opérations de TAV Bora İşbulan



Communication sans frontières



ALTAVIA
30.
YIL

Otım Yolu Bareli Plaza No: 2-4 Kat: 3 34387 Gayrettepe/İstanbul
Tel: (212) 213 50 50 Faks: (212) 213 27 47 www.altavia-group.com.tr

ALTAVIA
Türkiye



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Les réformes constitutionnelles à venir : une version allégée du projet de révision promis

Sur la dizaine de révisions constitutionnelles figurant parmi les engagements pris par François Hollande au cours de la campagne présidentielle, seules quatre d'entre elles ont été présentées au Conseil des ministres réuni le 13 mars dernier.

L'ensemble de ces projets de lois constitutionnelles sera présenté aux parlementaires réunis en Congrès à Versailles fin juillet ou courant septembre.

Les textes retenus concernent tant la suppression de la Cour de justice de la République avec un volet élargissant la seule responsabilité civile du chef de l'Etat, que la réforme du Conseil Supérieur de la Magistrature, l'inscription du principe de concertation sociale préalable à l'intervention du législateur en matière de droit social ou encore la fin du cumul des mandats des ministres avec ceux des exécutifs locaux et l'impossibilité pour les anciens présidents de la République d'être membre de droit du Conseil constitutionnel.

Il ne s'agit là que des projets de réforme les plus consensuels.

Ainsi, la suppression de la Cour de Justice de la République, chargée de juger les ministres et anciens ministres pour des délits commis dans le cadre de leurs fonctions et dont la légitimité était jugée critiquable, notamment en raison de sa composition en

majeure partie d'hommes politiques, constitue l'une des réformes les plus plébiscitées.

Pour les mêmes raisons, la fin du statut de membres de droit à vie des anciens présidents de la République au Conseil constitutionnel, qui fait l'objet d'une controverse récurrente, fera partie des textes présentés au Congrès. Néanmoins, la réforme n'aura pas d'effet rétroactif et : elle ne remettra donc pas en cause la qualité de membre de droit des anciens présidents de la République siégeant aujourd'hui au Conseil constitutionnel.

Enfin, la réforme du Conseil Supérieur de la Magistrature portera, quant à elle, sur la composition de celui-ci et systématisera la nécessité d'un avis conforme de celui-ci pour toute nomination de magistrats du parquet.

En revanche, certaines autres mesures préconisées par le Rapport issu de la Commission Jospin, ne font pas partie des projets de révision constitutionnelle retenus.

En effet, le projet de réforme visant à la fin du cumul d'un mandat parlementaire et celui d'exécutif local ne cesse de diviser la classe politique, à droite comme à gauche. Face à la grande probabilité d'un rejet du texte par le Congrès, le gouvernement a préféré ne pas se risquer à un échec considéré comme assuré.

C'est cette même certitude quant au rejet des textes portant sur l'introduction du droit de vote des étrangers aux élections locales et sur la fin de l'immunité pénale du chef de l'Etat et ce, en raison de leur impopularité, qui a conduit le gouvernement à renoncé à les présenter au Congrès, tout au moins, pour le moment.

Pourtant il s'agissait de réformes emblématiques promises par François Hollande.

En outre, il est clair désormais que la voie du référendum a été délaissée.

Ainsi, selon l'article 89 de la Constitution « *le projet de révision n'est pas présenté au référendum lorsque le Président de la République décide de le soumettre au parlement convoqué en Congrès, dans ce cas, le projet de révision n'est approuvé que s'il réunit la majorité des trois cinquièmes des suffrages exprimés* ».

Or, la difficulté à atteindre la majorité des trois cinquièmes des suffrages exprimés semble constituer la grande crainte du gouvernement en place. En tout état de cause, bien qu'il s'agisse des projets de lois constitutionnelles parmi les plus consensuels, il est probable qu'ils fassent néanmoins l'objet d'intenses débats à Versailles.



Ali Türek

Ecrites Constitutionnelles - II

Suite logique de tout débat constitutionnel, une mise en cause d'autres problèmes juridico-politiques liés à ce texte fondateur s'impose. Une simple référence s'ouvre ainsi sur un espace complexe, celui des Droits de l'Homme.

Membre du Conseil de l'Europe depuis 1949, un des pays qui ont, juste après la seconde guerre mondiale, ratifié la Convention des Droits de l'Homme, la Turquie se trouve, aujourd'hui, sur un sommet assez critiqué. Quel est le véritable bilan de ce pays qui a, il y a plus de soixante ans, manifesté son désir d'appartenir à cette « utopie réaliste » européenne, si j'emprunte l'expression de Habermas, de démocratie, d'Etat de droit et de paix?

Marquée par des vagues de sécularisation de son droit interne, la Turquie est passée, au cours du dernier siècle, pour un magnifique exemple de transformation juridique. D'ailleurs, elle continue à l'être. Les réformes judiciaires se sont suivies les unes après les autres, à une vitesse extrême. Ayant profondément transformé la composition de hautes instances de justice, la révision constitutionnelle très controversée de 2010, a, par exemple, introduit le recours individuel devant la Cour Constitutionnelle. Progrès considérable depuis la reconnaissance du recours individuel à la Cour de Strasbourg, ce pas a été suivi par la promulgation d'autres lois ou les paquets de réformes en matières pénales.

Néanmoins, à l'inverse de cette image de réussite se trouve une pratique judiciaire qui n'est pas tellement défiante concernant la méconnaissance des droits et libertés des citoyens.

A la veille de la rédaction d'une nouvelle Constitution, le véritable problème réside autour de cette contradiction. C'est aussi autour de ce point-là que le nouveau fondement des libertés s'impose d'une manière profonde. Il reste vrai que tous ces progrès au niveau des textes ne pourront avoir du sens qu'à partir d'un seul moment : la constitutionnalisation de l'esprit de la Convention et l'implication de cet esprit, non seulement au coeur de la hiérarchie des normes en Turquie, mais aussi au corpus de la jurisprudence.

Juste deux ans après la découverte d'un grand juriste lors d'un concours à Strasbourg dédié à son nom René Cassin, non seulement l'ambiance merveilleuse de cette ville, mais aussi les développements récents du domaine me restent essentiels.

« Le courant de l'histoire va vers plus de justice, plus de liberté » écrivait une autre sublime figure. Tandis que j'arrive vers la fin de cette chronique dont les lignes s'écoulent dans un coin calme de Moda, j'entends la disparition de cette figure, de cet Eternel Indigné dont j'avais assisté au discours à Nantes, en janvier 2012.



Nami Başer

Considérations flou-sophiques

Des Medreses aux Universités

Une tradition républicaine tient en horreur nos Medreses, écoles de l'enseignement supérieur de l'Empire Ottoman, tenues responsable de la décadence et de la chute de celles-ci. Il ne s'agit pas pour nous de nier entièrement ce jugement en partie valable, mais de montrer qu'avant une certaine dérive, elles ont eu aussi leurs heures de gloire et leur âge d'or. Tant et si bien que Descartes lui-même y trouvait sa nourriture scientifique!

Oui effectivement, en ce qui concerne l'enseignement supérieur, dix ans après l'instauration de la République, on a procédé, en Turquie, à une modernisation absolue des institutions. Ensemble avec plusieurs professeurs allemands, dont certains désiraient fuir l'antisémitisme évidemment, il fallait tout recommencer dans le domaine pédagogique. Ce mouvement relevait d'une nécessité historique, d'autant plus que les Medreses étaient effectivement des vestiges symbolisant la corruption, l'arrière-garde et surtout le manque de scientificité. On

n'y enseignait que des matières assez désuètes, et qui n'attiraient pas du tout l'attention des étudiants qui ont accueilli avec enthousiasme le changement en question. On ne va donc pas critiquer cette décision, on va seulement encore une fois attirer l'attention sur le fait qu'avant de sombrer dans les rouages de la corruption, les Medreses représentaient tout à fait autre chose. Sans parler du fait que les professeurs recevaient les salaires les plus élevés de l'Empire, nous devons rappeler un seul événement.

Descartes a écrit un livre sur la « Dioptrique ». Quel rapport avec les Medrese, dira-t-on. Eh bien un rapport bien flou que voici : Après avoir renoncé à publier « Le Monde », suite à la condamnation de Galilée par le Saint-Office, le 22 juin 1633, notre philosophe attend quatre ans pour remanier ses textes. C'est le 8 juin 1637 que sera publié en un seul volume, mais sans nom d'auteur, « Le discours de la méthode » et les trois essais : « La Dioptrique », « Les Météores » « La Géométrie ». Ces li-

vres paraissent à Leyde, en Hollande. Depuis 1629, Descartes habite ce pays. Il y fonde la géométrie analytique et s'intéresse aux dissections des animaux chez des bouchers. Mais c'est auprès des écoles d'Amsterdam qu'il apprend la réfraction de la lumière. Car les Grecs ne connaissaient de la lumière que sa réflexion, et quant à sa réfraction, c'est un arabe, el Heysen, qui l'a découvert au neuvième siècle, l'âge d'or des sciences orientales. Et les Hollandais tiraient leur savoir des Medreses d'Istanbul. Descartes donc s'en est donné à cœur joie.

S'il n'en parle pas directement, c'est qu'il semble qu'il croie que la doctrine va de soi. Quand on lui rappelait que son cogito avait des sources augustiniennes, il répondait que sa méthode était différente : son génie tendait à interpeller les individus par leur individualité singulière. C'est ce que nos universités allaient apprendre de lui, à quelques siècles de distance, si tant est que notre enseignement d'aujourd'hui en est capable.





Eren Paykal

Olympique Stambouliote ?

Il existe bien l'Olympique de Marseille ou l'Olympique lyonnais ; pourquoi n'y aurait-il pas aussi cet olympisme à Istanbul ? Blague à part, la ville d'Istanbul est candidate pour l'organisation des Jeux Olympiques d'été de 2020. La mégapole turque dépose ainsi sa candidature pour la cinquième fois. Les aventures ou les mésaventures olympiques d'Istanbul ont débuté avec la candidature des premiers Jeux du nouveau millénaire. Etant un jeune diplomate, j'étais nommé Attaché olympique de la délégation turque durant les Jeux méditerranéens du Cap d'Agde (France) en 1993. J'ai pu suivre la ferveur et même l'émotion quelque peu ingénue des dirigeants sportifs turcs de l'époque qui étaient certains de remporter la palme, si j'ose dire. La décision a été prise à Monaco cet automne-là, où Sydney a remporté la course avec 45 voix contre 43 voix pour Pékin, très déçue du résultat. Istanbul avait été éliminée dès le premier tour avec 7 voix. J'ai pu constater sur place la déception sincère de la délégation turque qui avait travaillé dur, il faut l'affirmer, et avait fait les choses en grand, avec la présence de la première ministre turque de l'époque, Madame Tansu Çiller et du fameux yacht de Mustafa Kemal, le Savarona au Rocher.

Istanbul a tenté ensuite sa chance, pour l'organisation des Jeux de 2004 (gagnés par Athènes), de 2008 (remportés par Pékin) et de 2012 (attribués à Londres). Les Jeux de 2020 verront-ils finalement le Bosphore ? Le dossier stambouliote est très sérieux et la candidature turque est officiellement annoncée par le Premier Ministre M. Recep Tayyip Erdoğan lui-même le 13 Août 2011.

Ces dernières années, la Turquie a organisé avec succès plusieurs événements sportifs de haut niveau. Parmi eux, deux finales européennes de football (la Finale de la Ligue des Champions en 2005 au stade Olympique d'Atatürk et la Finale de la Coupe UEFA au Stade Fenerbahçe Şükrü Saracoğlu en 2009). Les rivaux d'Istanbul seront Madrid et Tokyo. Au vu de la situation économique critique de l'Espagne et étant donné le fait que Tokyo ait déjà organisé les Jeux auparavant, Istanbul pourrait bénéficier de l'appui des membres du CIO. La Commission d'Évaluation de celui-ci visitera Istanbul du 24 au 27 mars 2013 et la décision sera prise le 7 Septembre 2013 à Buenos Aires, en Argentine, durant la 125e session du Comité Olympique.

En dehors du fort soutien de l'Etat turc, la candidature turque compte aussi sur le solide appui du secteur privé national, représenté par Koç Holding, Doğuş Holding, Sabancı Holding, Turkish Airlines et Ülker entre autres.

Finissons en souhaitant que le meilleur, c'est-à-dire Istanbul, gagne !

Umurbey : la passion du vin à la française, en plein cœur de la Thrace

(Suite de la page 1)

c'est d'abord un maître turc qui leur enseigne la méthode de production. Le hic : il sait uniquement produire le Güzel Marmara, le vin le moins cher de Turquie. «Ca a longtemps été le gros problème dans ce pays, les gens n'avaient pas assez de connaissances sur le vin.» En effet, dès les premières années de la République, Mustafa Kemal Atatürk légalise la viticulture mais le vin produit est plutôt mauvais, car les techniques de production ne sont pas connues. «Maintenant, c'est très facile de trouver des livres ou des sites internet sur le sujet. Moi-même j'ai commencé à étudier tout seul», poursuit l'ancien ingénieur mécanique.

Sur les 150 hectares de la propriété familiale, les Arner en utilisent quatorze pour le vin. Le reste des terres est loué, car la viticulture occupe tout leur temps. Sur le vignoble, on trouve six cépages de cuve français : trois blancs (Sauvignon, Chardonnay et Sémillon) et trois rouges (Cabernet, Merlot et Shiraz). Mais grâce à la technique du coupage, qui consiste à mélanger deux variétés, l'entreprise Umurbey produit neuf vins différents au total.



Des méthodes naturelles

Retour dans les années 1990 : vient le moment où il faut trouver un nom de marque. Après avoir écumé toutes les idées possibles, en passant par Bacchus ou Dionysos, Umurbey s'impose comme une évidence. C'est simple, facile à prononcer, et cela fait en même temps référence à Umur Paşa, un célèbre Kaptan-ı derya (ancien amiral ottoman). La famille Arner est alors prête à entrer sur le marché : c'est chose faite en 1997. Depuis ce jour, la production a évolué «lentement mais sûrement», comme le dit Umur, jusqu'à atteindre aujourd'hui 100 000 bouteilles. «C'est peu pour la Turquie, mais tout est à nous, aucune grappe ne vient de l'extérieur», affirme le vigneron. Désormais six personnes travaillent tout au long de l'année sur le site de production. En supplément, environ quarante ouvriers saisonniers sont employés lors des vendanges et de la fermentation. Ils viennent le plus souvent de Tekirdağ. «La main-d'œuvre coûte très cher, c'est pourquoi tout est mécanisé ici», explique Umur. Mécanisé, oui, mais la méthode de production reste très naturelle. L'utilisation d'engrais est minime, et ils n'ont jamais recours à l'irrigation. Afin d'apprendre de telles méthodes, Umur a fait appel en 2007 à un spécialiste du vin, Jean-Luc Colin. Cet œnologue fran-

çais de 45 ans, diplômé de Bordeaux, leur a notamment expliqué comment bien protéger leur vin. C'est également lui qui s'occupe des coupages. «Le problème, raconte Umur en souriant, c'est que Jean-Luc travaille avec d'autres producteurs... Les secrets professionnels s'échangent alors de maison en maison !» Blague à part, ce spécialiste leur est d'une aide précieuse.

De la grappe à la bouteille

Il est désormais temps de se rendre dans les vignes, à environ un kilomètre de l'usine. Umur nous y conduit. Montagnes, vallée verdoyante et au loin, la mer : le paysage est magnifique. Le climat de la région est également idéal, selon le vigneron : «Nous sommes situés sur le 40ème parallèle, c'est la position parfaite, car tous les vignobles du monde se trouvent entre le 30ème et le 50ème. Nous sommes exactement au milieu, ce qui donne un climat relativement chaud, avec des nuits fraîches : c'est exactement ce qu'il faut pour le vin !» De nombreuses conditions sont ainsi requises pour avoir une bonne culture des vignes. Par exemple, les lignes de vignes doivent être placées du nord au sud, pour bénéficier de la meilleure inclinaison du soleil.



Quinze degrés pour le blanc, vingt-quatre pour le rouge. Dès que cette température est dépassée, de l'eau froide arrive dans la paroi de la cuve afin de la diminuer. «Après la fermentation, on récupère le vin et le reste est pressé : c'est ce qu'on appelle le vin de presse. C'est amer et très foncé, mais on s'en sert parfois quand on a besoin d'ajouter un peu de couleur dans nos vins», explique Umur.

Une culture du vin encore faible

En qui concerne la vente, douze salariés travaillent pour la marque Umurbey. Ils sont pour le moment uniquement basés à Istanbul. Mais ce mois-ci, grande nouveauté : un magasin Umurbey va ouvrir à Tekirdağ, qui est pourtant la contrée du raki.

«Il faut changer les habitudes des Turcs!» peste Umur. «Il faut qu'ils arrêtent avec ce raki, c'est terrible, quand on en boit, il faut manger quelque chose à côté pour faire passer le mauvais goût.» Pourtant, la célèbre boisson turque anisée plaît beaucoup plus que le vin. Un Turc boit en moyenne une bouteille de vin par an, contre soixante bouteilles pour un Français. La raison ? Une histoire de culture d'une part: en Turquie, ce sont surtout les intellectuels qui consomment le vin. De plus, avec la recrudescence de l'influence de la religion, cette boisson alcoolisée n'est pas au goût du jour. D'autre part, on ne peut pas dire que le prix sur le marché soit attractif. En tout, trois taxes s'ajoutent au prix de vente initial. Une taxe fixe de 2,5 TL, une taxe en proportion de la vente totale, et enfin la TVA (18%). Par exemple, pour une bouteille vendue 25 TL, environ 7 ou 8 TL sont prélevés par l'Etat.

Aujourd'hui, Umur déclare ne pas vouloir replanter plus de vignes. Etendre sa production, cela demanderait d'augmenter la productivité, donc utiliser l'engrais et l'irrigation. Or, sur les terres de la famille Arner, c'est bien la qualité qui prime sur la quantité.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif et Clémence Lecornué

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Pelin Akgün

dostumparis.blogspot.fr

Statut : Relation Libre

Qui n'a pas entendu parler de cette nouvelle tendance qu'est la relation libre ? En effet, les tendances et les modes touchent également le domaine de l'intime, de l'amour et les liens que nous avons avec notre partenaire. Tout comme la mode vestimentaire, les relations amoureuses changent au gré des générations.

Les relations de couple de nos parents nous renvoient l'image de la famille turque traditionnelle. Le mariage était un but en soi et la vie d'adulte ne commençait vraiment qu'à partir de cette union. Les divorces étaient extrêmement rare tant pour des raisons économiques, puisque les femmes ne travaillaient pas, que pour des raisons sociales, tant l'image de la femme divorcée était désastreuse. Les femmes de ma génération, c'est-à-dire de 30 ans, ont parfait leur éducation sentimentale au gré des articles des magazines féminins, dans lesquels les docteurs en relations amoureuses, avec l'aide de quelques spécialistes diplômés en sexologie, sociologie, psychologie, et consorts nous expliquaient la stratégie à adopter en fonction des différents comportements de notre partenaire. Laquelle d'entre nous ne connaît pas sur le bout des doigts les 10 « règles d'or » pour amener notre compagnon à faire tout ce qu'on veut de lui.

Avec l'indépendance économique des femmes, les relations au sein du couple ont été profondément modifiées. Les femmes peuvent maintenant se séparer de leur compagnon lorsque la situation le nécessite et le regard de la société vis-à-vis des femmes divorcées ou célibataires est devenu plus indulgent. En accord avec tous ces changements, la population intègre le fait que notre vie sentimentale puisse évoluer en fonction des périodes de notre vie. Ces modifications ont amené certains à décider de vivre leur relation sentimentale d'une manière totalement différente au travers de « la relation libre ». Cela peut-être expliqué comme étant une « liaison amoureuse dans laquelle les deux per-

sonnes se mettent d'accord pour être en couple, tout en acceptant que le conjoint ait des relations amoureuses ou sexuelles avec un autre ». Mais comment cela est-il possible dans un pays comme la Turquie où la jalousie et le machisme sont aussi ancrés dans les relations entre les hommes et les femmes ? Comme je vous l'ai dit, tout est ici question de mode, d'éducation, de mutations. Et s'il est vrai que la jalousie était auparavant ressentie comme un signe d'amour, ses excès et parfois les violences associées - qu'elles soient physiques ou verbales - ont profondément marqué les femmes de ma génération.

Ce type de relation se rencontre plutôt chez des urbains ayant une vie professionnelle intense et qui ont déjà connu des relations plus classiques. Suite à leurs expériences, ils estiment que l'exclusivité sentimentale ou sexuelle les amène à devoir soit mentir à son/sa partenaire, soit à se séparer lorsque une nouvelle relation apparaît, aussi succincte qu'elle puisse être. Alors, ils décident de vivre leur relation en supprimant les contraintes liées à l'exclusivité et en décidant que le corps et l'esprit de l'autre ne lui appartient pas.

La relation de couple traditionnelle est-elle meilleure que la relation libre ? Est-il préférable d'avoir son jardin secret, même si cela implique de mentir, ou doit-on discuter de tout ouvertement avec son/sa partenaire ? Avoir une attirance envers une autre personne fait-il de vous quelqu'un de malhonnête ? La relation libre n'est-elle pas un prétexte généralement masculin, pour pouvoir aller voir ailleurs en toute tranquillité ? Je ne sais pas qu'elle est la meilleure solution, chacun doit trouver son équilibre avec son/sa partenaire en fonction de ses attentes vis-à-vis de l'autre, de ses envies et de ses désirs. Les relations changent tout au long de la vie, au gré de nos humeurs du moment, de notre situation professionnelle, et nous sommes amenés à expérimenter et à vivre plusieurs types de relations tout au long de notre vie.

Les « Varyasyon » de Banu Apaydın

Banu Apaydın est une designer turque qui a récemment exposé au Türkan Saylan Kültür Merkezi et à l'Université Sakarya, dans deux expositions individuelles. Rencontre avec cette femme dynamique au parcours singulier.



Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Je suis née à Istanbul, en 1973, et je suis diplômée de l'Université Technique d'Istanbul en Tourisme et Management hôtelier et de la Faculté des Beaux-arts de l'Université Marmara, Département d'architecture intérieure. En 2003, j'ai terminé ma maîtrise, toujours à l'Université Marmara, et j'ai commencé un doctorat en art à l'Université Mimar Sinan. J'ai travaillé en tant qu'architecte d'intérieur dans une entreprise privée entre 2003 et 2006. Depuis 2006, je suis maître de conférences à l'Université Okan (Université des Beaux-arts, Département d'architecture intérieure) et professeur-assistant. Je donne également des conférences à Mimar Sinan dans le même département, sur le design hôtelier. Mon premier diplôme étant lié au tourisme et au management hôtelier, je connais bien ce sujet-là.

Avant de faire mon doctorat, je m'étais demandée comment je pouvais utiliser cette éducation dans ma vie. J'ai alors décidé de préparer une thèse sur les hôtels (qui portait sur la réutilisation des bâtiments en hôtels à Istanbul). Et aujourd'hui je donne donc un cours à l'Université Mimar Sinan sur ce sujet. Je suis la seule à cumuler ces deux expériences : designer et manager hôtelier. J'ai participé à de nombreuses expositions collectives, et Varyasyon est ma deuxième exposition individuelle, la première étant Deday 2, qui a eu lieu quelques jours plus tôt à l'Université Sakarya.

Pourquoi avoir choisi le nom de « Varyasyon » pour votre deuxième exposition individuelle ?

Dans l'exposition Deday 2, j'ai utili-

sé une seule forme : la forme carrée. Dans Varyasyon, il y a deux formes : la forme du boomerang, et une forme particulière que j'ai moi-même inventée. Je n'ai utilisé que ces deux formes mais je les ai continuellement déclinées. Ce que j'ai voulu mettre en avant dans cette exposition c'est qu'avec une même forme, je pouvais dessiner et fabriquer une infinité d'objets. D'où le nom de Varyasyon (Variation).

Quelles sont les matières avec lesquelles vous préférez travailler ?

Dans cette exposition, j'ai utilisé le bois et l'acier. Ce ne sont pas mes matières favorites, je les ai utilisées parce qu'elles sont faciles à manipuler. Mais je ne crois pas avoir de matières favorites. Cela dépend de la forme que vous avez en tête. Une matière peut très bien correspondre à une certaine forme, à un objet particulier, alors que ce ne sera pas le cas pour un autre. De plus, les matières me donnent toutes un sentiment particulier, je vais donc utiliser celle qui exprime le plus ce que je veux faire ressentir. Si je dessine quelque chose pour les enfants, je veux donner le sentiment de bonheur. Je choisirais alors le plastique... Et je n'utiliserai pas le ciment par exemple. Mais si c'est pour l'extérieur, cette matière pourra alors tout à fait correspondre.

Pensez-vous qu'il existe un design turc ?

Vous pouvez voir un certain design turc dans les maisons turques. Il y a une forme assez traditionnelle que j'ai intégrée dans mon exposition Deday 2. C'est un détail que j'avais vu dans le plafond d'une maison de Safran Bolu et que j'ai reproduit ici. Istanbul a un avantage : elle a une partie à l'Ouest et une partie à l'Est. Ceci se voit dans

le design turc : l'Orient et l'Occident sont rassemblés. Vous pouvez utiliser les formes et les sentiments de l'Orient avec les techniques de l'Occident. C'est ce qui caractérise, je crois, le design turc aujourd'hui.

La première biennale de design d'Istanbul a eu lieu en octobre dernier. Qu'en avez-vous pensé ?

Je pense que c'est une très bonne initiative. Ce qui est important avec cette biennale, c'est qu'elle met en avant le fait que le design est aussi un art. C'est également un formidable moment de rencontres pour la profession, avec des designers qui viennent de différents pays. Cette biennale souligne le fait qu'aujourd'hui Istanbul est bel et bien devenue une ville de design.

* Propos recueillis par Amandine Canistro

Agenda des concerts NDS - Avril 2013



Récital de piano 9 Avril à 19h30
Can Okan, pianiste

Trio Giocoso 13 avril à 19h30
Sibel Kumru-Pensel, flûtiste
Ayşegül Kirmanoğlu, clarinettiste
Johan Schmidt, pianiste



Orchestra Sion & Borusan Quartet
16 avril à 19h30
Chef : Orçun Orçunsel
Solistes : Borusan Quartet :
Esen Kıvrak - 1er violon
Olgu Kızılay - 2^{ème} violon
Efdal Altun - violon alto
Çağ Erçağ - violoncelle
Konzertmeister : Rüstem Mustafa

Zoé, le justicier masqué de Renault

Il a été récemment observé sur les routes d'Europe un étrange cavalier qui surgit hors de la nuit. Aperçu en train de rôder dans des milieux assez variés, certains racontent avoir discerné de longs yeux obliques entourant un gros museau. Les plus savants parlent même d'un Renard. Il a encore frappé ! S'approchant à chaque fois dans le plus religieux des silences, il a, de nombreuses fois, surpris les piétons ainsi que leurs compagnons domestiques qui marchaient nonchalamment sur la route. Ces derniers racontent avoir ouï une angoissante mélodie digne d'une musique de film d'épouvante, avant de se retrouver nez à nez avec ce justicier masqué. Des possesseurs de véhicules arborant un cheval cabré ont honteusement avoué s'être "fait larguer au feu rouge" par ce Tornado de 65 kilowatts (88 ch.) qui abat le 0 à 50 km/h en seulement 4 secondes.

Mais qui se cache donc derrière ce mystérieux redresseur de torts qui se revendique comme un fervent défenseur de l'écologie en n'émettant aucun CO2 et aucune particule ou dioxydes d'azotes ?

Il s'agit d'une berline compacte au nom de code ZOE, prononcez Zoé car il s'agit d'un produit français. Ce héros Flinois est toujours équipé des derniers ac-

cessoires et équipements de pointe. Chaussé de pneus Michelin Energy E-V, permettant une réduction notable de la résistance au roulement et une faible consommation. Pas besoin de passer les rapports, la conduite se fait sans à-coups et sans vibrations. Il dispose d'un GPS tactile, d'un radar de recul et d'un coffre généreux où la batterie n'empiète aucunement. Mais il reste toutefois modeste comme on peut l'observer avec ses sièges et son volant difficilement réglables.



Comme tous les super héros : il a un talon d'Achille. En effet, il ne dispose que d'une autonomie de 130 kilomètres. Ses passages sont furtifs car il court au galop pour recharger auprès de son inséparable acolyte Bernardo qui est toujours aussi muet et borné.

En dépit de l'incitation — fiscale de 7 000 € — de l'État français à vous glisser dans

la peau d'un justicier de l'écologie, vous aurez cependant à subir quelques caprices de super héros et d'autres contraintes comme l'installation d'une "wall-box" (borne de rechargement) à 1 500 € et un engagement de location de batterie à 79 € mensuels. Pour faire un plein, qui vous coûtera environ 2 euros, il vous faudra vous armer de patience... : environ 9 heures, pour recharger pleinement les batteries — provenant de Corée. Nonobstant ceci, ce Zorro des temps modernes bénéficie d'une grande cote de popularité. En effet, il a réussi à séduire les plus sceptiques — dont je faisais partie — et inquiéter les sergents Garcia du lobby pétrolier.

Alors si vous aussi, il vous prend l'envie de jouer, comme Arnaud Montebourg, et prêcher la bonne parole écologique, tel un troubadour, au fil de vos pérégrinations, il vous faudra compter le prix d'une Twingo. Vous découvrirez alors un univers totalement différent où l'éco-conduite et l'anticipation sont récompensées.

Étonnamment, la cocasse entreprise du ministre du redressement productif n'a fait aucune émule dans les autres ministères et encore moins au ministère de l'écologie dirigé par Delphine Batho... Mais là, c'est encore une autre histoire !

* Daniel Latif



Ertuğrul Ünlüsü

Lycée Français Saint Benoît
Professeur d'éducation physique
ertugrulunlusu@gmail.com

L'histoire de l'épée

Le quotidien du premier homme se limitait à deux choses: se nourrir et se protéger. Étant en danger face aux autres êtres vivants, il devait nécessairement se protéger. Pour chasser et se protéger, il avait besoin d'une arme. Il fallut attendre l'an 5000 avant J.C. pour voir apparaître la première épée. Celle-ci était faite d'un mélange de cuivre et d'étain, avant d'être rendue plus solide par le bronze.

Les recherches archéologiques montrent que la première épée en bronze a été faite par les Perses en l'an 3000 avant J.C. En plus d'être une arme de défense, l'épée devint plus tard un symbole. A l'Ouest, l'épée du Roi Arthur, à l'Est, l'épée des Samourai et en Asie Centrale, la large épée courbée avait une signification philosophique. Dans notre monde, l'histoire de l'épée remonte à 6500-7000 ans. Pour pouvoir raconter son histoire, il faudrait jeter un bref coup d'œil sur l'évolution humaine durant l'Age de Fer.

Les premiers métaux utilisés par nos ancêtres sont le cuivre, l'or et l'argent. Cependant, les outils étaient souvent faits en cuivre, car celui-ci est plus facile à manier pour lui donner forme. C'est pourquoi la première partie de l'âge de métal est appelée l'Age de Cuivre. Plus tard, ils découvrirent l'étain qui, mélangé au cuivre, donne un métal plus dur: le bronze. L'homme utilisa ce nouveau métal pour en faire des pointes de flèche, des épées, des haches et divers récipients. Plus tard fut découvert le fer qui aujourd'hui encore a une place importante. La troisième partie de l'âge de métal est tout naturellement appelée Age de Fer. Le fer est le métal le plus utilisé car il est plus facile à travailler que les autres métaux. Sa découverte a joué un grand rôle dans l'évolution de l'épée. En effet, celle-ci était façonnée en fonction de l'anatomie de l'homme. Alors qu'en Asie Centrale, l'homme vivait dans une civilisation plus avancée que celle de l'âge de métal, ailleurs, les hommes vivaient encore à l'âge de la pierre taillée ou de la pierre polie. Dans la mythologie grecque, Damoclès est l'ami proche du roi Dionysos. Damoclès admirait sa force et son pouvoir. Damoclès enviait sans cesse Dionysos et cela agaça ce dernier. Dionysos lui donna alors une leçon: il proposa sa place et sa couronne. Damoclès profita du festin et de son statut.

Au milieu du festin, Damoclès s'aperçut qu'une épée était suspendue au-dessus de lui et qu'elle n'était retenue que par un crin de cheval.



L'Équateur : nouvelle destination touristique pour les Turcs ?

Mercredi 20 mars au matin, l'Équateur était à l'honneur à Istanbul, avec un petit-déjeuner organisé conjointement par l'Ambassade de l'Équateur en Turquie et l'Institut de Promotion des Investissements et de l'Exportation PRO ECUADOR, ainsi qu'avec le soutien de l'agence de tourisme TURSAB et de DEIK (Conseil des Relations économiques étrangères). Le but de cette matinée était de présenter le pays aux différents journalistes et agences de tourisme venus pour l'occasion. S.E. l'Ambassadeur de l'Équateur en Turquie Augusto Saa était présent, ainsi que le Consul honoraire Fadi Nahad. L'ambassadeur a souligné dans un discours inaugural le fait que l'Équateur est une destination touristique peu connue en Turquie, alors que cette dernière a beaucoup à offrir. Une présentation de toutes les richesses culturelles du pays a été donnée par Pierre Thomas, du Bureau Commercial de l'Institut PRO ECUADOR. Et autant dire que cette présentation fut convaincante. L'Équateur compte en effet de nombreux sites naturels et culturels plus intéressants les uns que les autres, dont certains peuvent réellement surprendre. C'est le cas des fameuses îles Galápagos, qui constituent un site du patrimoine mondial de



l'UNESCO. Ces îles recèlent d'espèces animales, mais est dépourvue de prédateurs. Il en résulte que les animaux de cet archipel ont perdu toute notion de peur...et se promènent tranquillement au milieu des touristes.



L'accent a été mis sur le développement d'un tourisme intelligent, avec un respect de la biodiversité mais également des locaux : l'Équateur compte pas moins de 27 groupes ethniques différents, et nombres de tribus indiennes ont encore conservé leur habitat et leurs traditions. Ce petit pays offre également une grande diversité de paysages : entre la forêt amazonienne et une chaîne de volcans impressionnante (appelée « l'Avenue des volcans », avec plus de soixante-quatre volcans de plus de quatre mille mètres), le dépaysement est garanti. Très bientôt,



il sera possible de parcourir l'Équateur du Nord au Sud sur les rails, la restauration d'une ligne ferroviaire étant en cours. Et cela promet au passager la traversée de très beaux paysages.

Enfin, pour finir de vous convaincre, le pays fait partie des dix mentionnés dans le « Best in Travel Destination 2013 » du Lonely Planet. Alors n'attendez pas pour programmer vos futures vacances : les quinze heures d'avion qui séparent Istanbul et Quito (capitale de l'Équateur) vont vous sembler très peu lorsque vous serez en terre équatorienne.



* Amandine Canistro



Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

La création à l'honneur au lycée Notre Dame de Sion

La création à l'honneur au lycée Notre Dame de Sion

La semaine de la francophonie s'est terminée en beauté avec la compagnie « Be », le vendredi 22 mars à 9h30 au Lycée Notre Dame de Sion. Les artistes, déjà présents au lycée depuis deux ans avec une autre compagnie, nommée « Voix Public », ont renouvelé l'expérience en poussant les élèves toujours plus loin dans le processus créatif. Nous avons rencontré Caroline Duval, l'une des comédiennes qui s'est produite dans la salle de spectacle du lycée.

Elle nous raconte que ses collègues et elle-même sont arrivés devant les élèves en cours d'apprentissage du français avec une pièce de théâtre de leur composition, écrite pour un public tout à fait différent : les femmes de la prison de Nice. Cependant l'œuvre présentée aux élèves était parcellaire. Les artistes en ont en effet retiré les moments importants, les émotions les plus fortes. Devant ces vides, les élèves ont été interrogés, questionnés pendant une semaine, alors qu'ils avaient été divisés en petits groupes afin de favoriser la participation de chacun. Ils ont eu l'honneur de rencontrer et d'échanger, tour à tour, avec Philippe Lecomte, metteur en scène de la pièce, Stephan Ramirez, son écrivain, et enfin Cécile Métrique,

sa deuxième actrice. On leur a demandé ce qu'ils auraient pensé, fait, ressenti, dans les situations diverses introduites par la pièce. « Un travail essentiel sur soi-même alors que l'on peut se sentir perdu avec cette évolution actuelle des



Le théâtre par la Compagnie « Be » : Le partage et l'émotion au rendez-vous

valeurs », souligne Caroline Duval. La comédienne insiste sur ce travail intellectuel et émotionnel intense, puisque sur la base de cette intimité dévoilée, les élèves ont réalisé 40 improvisations lors de cette semaine. A la fin de ces sessions qui se présentaient sous la forme d'un brainstorming, chaque groupe exposait ses propositions aux autres. Celles-ci étaient ensuite intégrées au script de la pièce, que pouvait donc répéter et intégrer les comédiennes. Une opération ré-

petée chacune de ces quatre journées : un travail de titan !

Et le résultat est surprenant, malgré une pièce qui ne laisse pas entrevoir tous ses charmes dès le début. Le metteur en scène remercie chaleureusement les élèves : « Cette pièce, c'est vous », et le premier acte peut commencer. Derrière son paravent, une jeune fille apparemment déjà très en retard se prépare avec précipitation. Une femme d'âge mûr lui rappelle avec impatience qu'il s'agit pourtant d'un grand jour pour elle : c'est l'ouverture de son restaurant. Les tumultueuses relations entre ces deux personnes de générations différentes sont mises en avant. La jeune regrette le fait de ne pas être écoutée, car l'expérience est érigée en valeur absolue chez l'adulte. Cette dernière se moque cruellement de la plus jeune, notamment quand elle prétend que Barack Obama et Justin Bieber seront les invités de son restaurant. En arrière-plan, les étudiants rient aux éclats, notamment lorsque les actrices reprenaient leurs expressions... en turc. A deux reprises, ces élèves se sont

invités dans la pièce, avec dynamisme et conviction. Une véritable cérémonie pré-nuptiale s'est déroulée devant nos yeux, avec les chants traditionnels turcs repris par les élèves, qui représentaient la famille de la mariée. Plus tard, un jeune homme du public se lève et chante son désespoir, bientôt suivi par un chœur. Ce sentiment est causé par la fin de la pièce, tragique, qui nous laisse nous apitoyer sur la jeune, victime d'un maléfice qui lui dérobe son jeune corps, au profit de l'autre personnage. Complètement perdue, elle se demande alors « ce qu'il lui reste », ce qu'elle peut désormais faire de sa vie. Une réflexion universelle. Les artistes de la compagnie « Be » s'étaient donc donné pour but de refléter cet échange, entre des personnes d'âges, de langues et de cultures différents. Le fruit de leur travail commun avec les élèves du lycée Notre Dame de Sion rend « hommage à l'apport des jeunes », dans la pièce, mais peut-être également, de manière plus générale, dans la société. Une pièce « dont la forme a été simplifiée, mais dont le fond est resté tout aussi complexe ». Mais avec quelle fraîcheur ! Pour reprendre la conclusion de la pièce : « Un secret ? Je ne sais pas... Mais si vous avez aimé, peut-être que vous reviendrez. »

* Caroline Delaire

« Juste des chansons », par la Compagnie Fondamentale, au lycée Saint Joseph

A l'occasion de la semaine de la Francophonie, le lycée Saint Joseph a accueilli jeudi 21 mars Etienne Luneau et ses musiciens, pour son spectacle « Juste des chansons ». Pleines de poésie et d'humour, les chansons du jeune chanteur, à peine trentenaire, ont su conquérir un public de francophones et francophiles venus pour l'occasion. « Je me suis sentie en France » a-t-on pu entendre à la fin du concert. En effet, il est facile de reconnaître dans la prose du jeune homme l'influence des plus grands chanteurs français : Brel, Brassens, Ferré... Etienne Luneau a largement été inspiré par ces maîtres, tout en ayant su développer un style bien à lui. La présence scénique est incontestable, et la performance est salutaire : pendant près d'une heure et demie, le groupe est parvenu à transporter son public au grès de ses chansons. Les deux musiciens, Joseph Robinne au piano et à l'accordéon et Clément Duthoit au saxophone, ont accompagné l'artiste avec brio.



Etienne Luneau

Etienne Luneau a commencé à fouler les scènes des petits cafés parisiens en 2007 en s'accompagnant lui-même à la guitare. Son répertoire se compose alors d'une vingtaine de chansons. Bien vite, il cherche à enrichir sa musique, et trouve en la personne de Joseph Robinne le pianiste qu'il lui faut. Avec une musique et des arrangements plus affinés, ils partent à la conquête des salles de spectacles parisiennes, mais également de province. C'est également à partir de ce moment-là qu'Etienne développe son jeu scénique. Désormais accompagné d'un piano et laissant sa guitare de côté, le comédien qu'il est avant tout se donne à cœur joie dans l'interprétation des textes.

En 2009, le premier album éponyme est enregistré, et en 2010 Clément se propose de rejoindre le groupe. Les trois artistes se reproduisent ensemble depuis lors avec leur spectacle « Juste des Chansons ».

Le Guichet, de Jean Tardieu, au lycée Sainte Pulchérie

Une salle d'administration quelconque, deux personnages aux buts bien différents. Nous ne savons pas réellement où nous nous trouvons, si ce n'est quelques indices qui nous laissent à penser qu'il s'agit d'une gare, mais alors d'une gare bien particulière, dans laquelle les renseignements que nous trouverons seront de ceux dont nous devrions nous méfier. Il vaut mieux ne pas demander, dans ce cas, mais le client est en recherche, et le préposé est à priori là pour lui répondre. Nous voici alors plongés dans un dialogue surréaliste, à l'image du lieu dans lequel la scène se déroule. Un dialogue qui nous mène bien au-delà de simples renseignements sur les horaires ou les itinéraires...

Dans le cadre du mois de la francophonie, le lycée français Sainte Pulchérie a accueilli la pièce *Le Guichet*, de Jean Tardieu, présentée par le théâtre municipal

de la ville de Kocaeli sous la forme d'un spectacle de marionnettes pour adultes. Le texte subtil de Jean Tardieu prend une dimension particulière avec la marionnette : toute la contenance cocasse du discours se révèle merveilleusement. Les pantins expriment à la perfection



le monde burlesque que Tardieu décrit dans sa pièce, et la poésie qui se dégage alors des petits personnages en mouvement ne vient que conforter une plume pleine d'humour et d'esprit.

La pièce a remporté un beau succès dans le théâtre du lycée, et ce dernier souhaite d'ailleurs développer ce genre d'initiatives, à savoir la présentation de pièces de théâtre en langue turque, sous-titrée en français. Tout un programme nous attend donc après ce mois de la francophonie.

Si Richelieu était encore en vie, il irait certainement au Così...

Au détour d'une flânerie, au cœur du Quartier Latin, entre le Panthéon et le jardin du Luxembourg, l'on découvre *Le Così*. Jouxant la Sorbonne, ce restaurant, situé au 9 rue Cujas, est une ambassade de la Corse.

Tout commence il y a onze ans, Olivier Andréani, le patron du restaurant, tombe amoureux de l'atmosphère qui règne dans ce quartier singulier. Originaire de la Balagne, au Nord-Ouest de la Corse, il avoue avoir hésité pendant quelques semaines sur le nom du restaurant. Ce n'est qu'après avoir entendu nombre de clients s'exclamer : "Ah, c'est bien cosy chez vous !" qu'il eut l'inspiration. Il opéra juste une variation syntaxique, lui permettant à la fois de ne pas tomber dans des anglicismes primaires et d'affirmer l'identité du restaurant ainsi que les origines des plats servis, le nom était enfin trouvé.

Une fois le rideau franchi, vous arrivez dans un lieu confiné où l'on se sent en famille. De surprenants amuse-bouches tels qu'un velouté de petits pois ou un tartare d'espadon dans des verrines accompagnés d'un apéritif Muscat du Cap Corse viendront éveiller vos papilles, le temps pour Sylvain Albertini d'expliquer la carte. Détail qui s'avère être primordial lorsque l'on n'est pas familier avec les plats Corses. On apprendra que le Sturzapretti — fromage frais de brebis mis en boule avec à l'intérieur de la menthe sauvage mixée gratinée avec de la tome Corse, le tout avec un jus de veau — est un plat assez costaud qui signifie littéralement "étouffé prêtre". Il y a également le Stufatu, un sauté de veau aux olives, qui est un plat traditionnel. Mon choix se porte aussitôt sur de l'agneau. En effet, il est difficile de trou-

ver des établissements qui proposent ce genre de spécialité. On nous avertit à propos de l'épaule d'agneau confite, accompagnée de pommes de terre fondantes et petits légumes, qu'il s'agit d'un plat pour deux personnes. Une fois la commande passée, le patron vient saluer les convives.

A ma gauche trône une bibliothèque avec deux livres mis en évidence "Les villages Corses", pour faire découvrir ses paysages pittoresques à travers les villes, plages, îles ou montagnes. Puis un autre au-dessus, de couleur blonde ayant pour titre "Playboy", certainement pour attester que les femmes sur cette île doivent être de toute beauté !

La proximité des tables, l'ambiance musicale jazzy ainsi qu'un volume sonore de la salle relativement calme invite à la convivialité. On regarde les spécialités servies à la table voisine et la conversation commence naturellement. Pendant ce temps, Sylvain Albertini, prépare puis sert minutieusement les plats élaborés par le chef Frédéric Watellier. Ce dernier nous explique que tous les produits, herbes et charcuteries proviennent de Corse. De surcroît, il s'attache à renouveler la carte tous les deux mois et cuisine, dès qu'il peut, des plats de sanglier.

Pour le dessert, mon coup de cœur se portera sur le Tiramisu au Canistrelli trempé dans la verveine. Il s'agit du fameux dessert revisité à la Corse avec un biscuit sec et croquant qui remplace l'insipide boudoir conventionnel. Enfin, l'exquis dessert se voit couronné d'un verre de liqueur de myrte. L'on ressort de bonne humeur, grâce aux belles rencontres et aux délicieux mets, puis l'on se dit que cet été il faut absolument partir dé-



couvrir la Corse, ses îles paradisiaques et surtout

profiter de l'eau turquoise et chaude. Au sortir du restaurant, à la vue de la fascinante Chapelle en Sorbonne, l'on se dit aussi que si Richelieu était encore en vie, il irait certainement au Così...

Mon amie Justine, grande habituée du restaurant, n'était pas du tout enchantée à l'idée que j'écrive sur *Le Così* : "Il ne faut pas révéler cette bonne table, après tout le monde va y aller !". Elle ne fait pas si bien dire... Le soir, après s'être nourris intellectuellement, les académiciens quittent leur Chaire pour aller y faire bonne chère. C'est pour cela qu'il est fortement conseillé de réserver, au risque d'attendre ou de ne pas pouvoir vous régaler !

* Daniel Latif
Photo : Jeanne-Peri Foucault



Bocuse d'Or : Gürcan Gülmez représentera la Turquie à Stockholm en 2014

Pour les amateurs de pâtisseries et autres chocolateries, le concours « Gastrophorus » était organisé, avec la participation des plus talentueux chefs pâtisseries de Turquie, concourant entre autres pour la meilleure sculpture chocolatée ou pour le meilleur dessert turc.



Mais l'événement le plus important de ce salon fut sans conteste l'organisation pour la première année de la sélection nationale en Turquie du Bocuse d'Or d'Europe, sous la présidence du Chef Mehmet Gürs. Ce concours, un des plus importants dans le monde de la gastronomie, aura lieu en 2014 à Stockholm (Suède), et accueillera pour la première fois un candidat turc. Quatre

chefs et leurs équipes concouraient cette année pour décrocher cette participation, qui donne l'occasion de se confronter aux plus grands cuisiniers d'Europe. Les chefs Erol Saridoğan, Murat Çakiroğlu, Gürcan Gülmez et Volkan Karataş ont ainsi passé plus de cinq heures aux fourneaux, et ce devant un public nombreux venu les soutenir. Après l'ouverture des « boîtes », dans lesquelles les chefs découvrent les ingrédients avec lesquels ils vont devoir cuisiner, ils ont une heure pour imaginer deux plats, un poisson et une viande. Viennent ensuite les cinq heures de préparation, puis la dégustation par le jury et enfin l'annonce des résultats. Et pour cette première édition, c'est Gürcan Gülmez qui a remporté le concours, et qui ira donc défendre les saveurs de la cuisine turque à Stockholm l'année prochaine. Actuellement sous-chef au *Four Seasons Sultanahmet*, Gürcan Gülmez n'en est pas à sa première récompense culinaire, puisqu'il avait gagné en 2008 le premier prix de Cuisine Ottomane. Quelques minutes seulement après sa victoire, Gürcan Gülmez nous disait : « C'est la première fois qu'un tel événement est organisé en Turquie, et être le premier à obtenir un tel prix c'est très important pour moi » et il ajoutait : « Je vais célébrer cette victoire avec ma femme et mon fils ».

* A. C.



L'ESC La Rochelle, une école ambitieuse à l'image de son directeur

Comment ne pas se perdre dans l'univers des écoles supérieures de commerce, ou ESC ? Ces grandes écoles françaises sont aujourd'hui au nombre de 43 et font l'objet d'une convoitise sans précédent. Zoom sur la jeune ESC La Rochelle, hors des sentiers battus des innombrables classements qui taisent la spécificité de chaque école.



Daniel Peyron

Sarah Vaughan



L'esprit de Daniel Peyron a laissé son empreinte sur l'école qu'il dirige. Le Groupe Sup de Co accueille désormais une école de commerce atypique qui se distingue dans ce qu'il convient d'appeler une compétition acharnée. Daniel Peyron arrive à La Rochelle en mai 2001, enrichi par les multiples expériences innovantes qu'il a réalisées dans le domaine de la pédagogie. Ces projets, concernant notamment l'INSEEC Bordeaux, ont été reconnus pour leur approche pédagogique originale et efficace.

Le groupe quant à lui n'a que 13 ans à l'époque, et sous l'impulsion du nouveau directeur, son ambition devient le développement personnel et professionnel de chaque étudiant, afin d'en faire des managers de demain. La filière d'origine importe dès lors moins que l'ambition personnelle des candidats. L'école s'adresse donc à un panel d'étudiants venant d'horizons différents, afin de retrouver chez eux des aspirations professionnelles diversifiées : ainsi 47% de ses étudiants proviennent d'un baccalauréat technologique (STG). L'employabilité des diplômés après six mois est de 86%, et le premier salaire annuel moyen obtenu (33 000€), prouvent la qualité du diplôme obtenu. Ces candidats peuvent accéder à l'école par de nombreuses passerelles accessibles du niveau bac au niveau bac +5.



L'offre de formation de l'école se veut également large afin de représenter au mieux les ambitions professionnelles diverses de ses étudiants. Ces derniers peuvent choisir entre trois bachelor au niveau licence, ainsi qu'un MBA in Services Management avec 11 spécialisations et un programme Grande Ecole. Ces bachelor, de plus en

plus prisés par des étudiants désireux d'effectuer des études courtes dans une Grande Ecole, ont acquis une véritable reconnaissance. Le Bachelor Business a été promu à la troisième place par e-orientations.com parmi les écoles de commerce françaises au début du mois de mars. Le Groupe Sup de Co La Rochelle se différencie également grâce à sa grande école de management dédié au secteur du Tourisme, créée en 2002 : La Rochelle Business School of Tourism. Cette formation est accréditée TedQual par l'Organisation Mondiale du Tourisme. Elle garantit les standards académiques et d'excellence en matière d'éducation, d'apprentissage, de savoir-faire et de savoir-être, à l'échelle internationale.



La Rochelle Business School of Tourism figure ainsi parmi le club restreint des 73 institutions accréditées dans le monde. C'est la seule École française accréditée à ce jour.

Mais au-delà de la formation classique, c'est bien dans les expériences atypiques que Daniel Peyron entend former des « managers humains et humanistes, responsables et garants de leurs actes », en accord avec les convictions du Groupe. C'est pour cela que l'accent est mis au quotidien sur les stages, l'expatriation académique en ce qui concerne l'ouverture à l'international et la mission Humanité (3 mois de mission humanitaire, citoyenne ou sociale) en France ou à l'international. Si une expérience à l'étranger est devenue essentielle du point de vue des recruteurs, elle favorise également la connaissance de langues étrangères et l'ouverture à l'autre lors d'une expérience interculturelle. L'école mise

sur toutes ces dimensions en associant stages, missions humanité de solidarité et semestres à l'étranger grâce à 96 universités partenaires dans 44 pays. Une filière d'excellence internationale, entièrement anglophone, est également proposée à 50 étudiants depuis 2012. Par ailleurs, les élèves sont incités à participer à l'une des 40 associations culturelles, solidaires ou professionnelles présentes au Groupe Sup de Co La Rochelle, et à bénéficier des partenariats existants avec des entreprises telles que Fleury-Michon, Disneyland Paris...

Les étudiants spécialisés en développement durable peuvent ainsi bénéficier d'une des cinq chaires signées avec de grandes sociétés, et les aider à intégrer le développement durable dans leur mode de fonction-

nement, après un travail de recherche. Les étudiants disposent, de plus, d'un suivi de qualité grâce à un taux d'encadrement de 33 étudiants par professeur et à deux directions d'études créées pour chaque programme.

Le Groupe Sup de Co La Rochelle met donc de remarquables moyens en œuvre afin d'atteindre son objectif, « allier excellence et humanité » pour « entreprendre autrement ». C'est incontestablement une école qui monte et qui étonne. Rendez-vous en 2015, où Daniel Peyron prévoit de gravir encore une marche avec l'accueil de 800 étudiants supplémentaires dans des locaux deux fois plus grands.

Plus d'informations sur www.esc-larochelle.fr



Cap sur La Rochelle

La Rochelle est une ville moyenne de 80 000 habitants, située sur la côte atlantique entre Nantes et Bordeaux. Elle se démarque par son attrait touristique : il s'agit en effet de la troisième ville la plus visitée de France. Les touristes s'y rendent afin de profiter du climat ensoleillé et des plages, mais également du dynamisme de la ville qui accueille le festival du film international, ainsi que le festival de musique « francofolies ». Ancien village de pêcheurs, on ne peut échapper à son histoire en admirant son port et ses remparts. Cerise sur le gâteau, on accède à l'île de Ré, splendide et paisible, par un pont de 3 km qui la relie à La Rochelle. Puisque vous souhaitez déjà vous y rendre, vous pouvez à votre guise prendre l'avion, le TGV ou la voiture, et sur place profiter du Yélo (vélo de location en libre-service), puisque la ville s'est évidemment mise au vert.

<http://www.larochelle-tourisme.com>



L'ESC La Rochelle en quelques chiffres

2 700 étudiants, dont 400 étudiants internationaux de 26 nationalités
8 100 diplômés
104 professeurs permanents et 160 intervenants professionnels
86% des diplômés en poste après six mois
40 associations culturelles, sportives et professionnelles



Des étudiants internationaux convoités

L'école se considère « à l'image de la ville qui l'accueille, aux portes de l'océan, ouverte sur le monde ». En effet, celle-ci accueille annuellement 400 étudiants étrangers grâce à des systèmes d'échange contractés avec ses universités partenaires. Une présence qui semble satisfaire la direction du Groupe qui ambitionne d'ouvrir les portes de l'école à 900 étudiants internationaux en 2015. Pour se faire, quatre antennes de communication ont été ouvertes à la rentrée 2012 à, Kiev, Buenos Aires, Yaoundé et à Istanbul dont le responsable est Benjamin Ceyhan. Il s'agit d'informer les étudiants locaux sur la possibilité d'effectuer leurs études au sein du groupe Sup de Co La Rochelle par le biais de ces « desks ». Si cet objectif est atteint, un quart des étudiants de l'école viendraient de l'étranger.

L'École et la CCI de La Rochelle

En 1988, le Groupe Sup de Co La Rochelle est créé sous l'impulsion de la Chambre de Commerce et d'Industrie de La Rochelle (CCI). Actrice essentielle du développement économique et de la formation au sein de la ville, la CCI a compris l'intérêt de l'implantation d'une école de commerce de qualité à La Rochelle.

Aujourd'hui encore, cette institution joue un rôle important dans le fonctionnement quotidien de l'école. Trois présidents de collectivités territoriales ainsi que le directeur de la CCI (également Président du Groupe) lui-même participent à l'Assemblée Générale qui statue sur les bilans et perspectives de l'école. Leur présence au sein du Groupe peut être un véritable atout grâce à leur connaissance pointue de l'économie régionale. Il est également prévu que quatre membres désignés par la CCI participent à une autre section de la réunion. Son influence n'est donc pas négligeable.

La CCI La Rochelle œuvre également en faveur des élèves du Groupe en difficulté financière en participant au financement de bourses de solidarité.

* Propos recueillis par Caroline Delaire

Deux siècles de Cartographie d'Istanbul



Les trois commissaires de l'exposition à savoir Martin Stern de Notre Dame de Sion, Jean-François Pérouse et Pascal Lebouteiller, respectivement Directeur et cartographe de l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes (IFEA) répondent à nos questions. (lire la suite page IV)

« Le grand récit de la ville » : mettre la ville en mots, mettre des mots sur la ville

Istanbul 2010 puis Marseille 2013, capitales européennes de la Culture, Hambourg capitale verte européenne en 2011, et Tanger nouveau pôle de développement de la méditerranée. Il est intéressant sur le plan de la pensée d'associer ces quatre grandes cités portuaires dans un même projet international alliant Europe et Méditerranée, francophonie et urbanisme par un jeu de réflexions et d'ateliers croisés autour du récit de la ville.

Le terme récit évoque à la fois les mots mais aussi les langages sous bien des formes.

Le colloque proposé en ouverture avec ses entrées diverses en aura été une illustration fort intéressante.

Faire parler de la ville à Istanbul, mégapole d'environ 14 à 15 millions d'habitants, n'est pas anodin. Lorsque nous pensons aux territoires de nos enfances, à ceux de nos parents, essentiellement ruraux (la France comptait alors six millions de paysans, pour 600 000 agriculteurs aujourd'hui – ces termes ayant des connotations très différentes), autant dire que les villages, en moins d'un demi siècle, auront plus changé qu'en trois siècles. Dans le même temps, les villes se seront considérablement transformées par l'arrivée massive de nouvelles populations issues des campagnes, des anciennes colonies, des échanges de populations, de l'immigration selon les pays et les contextes.

De la même manière sur le plan littéraire. Aujourd'hui nous sommes bien loin des longs récits descriptifs de la ville et des atmosphères exprimées par Balzac ou Hugo.



Pour ne citer que quelques exemples, la Bohême d'abord en France, puis successivement les courants déconstructivistes, les révolutions industrielles, les guerres mondiales, les après-guerre, l'évolution de la famille, auront profondément et successivement marqué nos grandes villes et transformé notre rapport à la cité. Aujourd'hui la mondialisation mais aussi la prise en compte de l'écologie politique, changent nos souhaits, contrarient nos habitudes de vivre et de penser la ville.

Aussi, tenter une approche du « Grand récit de la ville » avec les mots qui permettent de décrire de ressentir de penser, avec les mots qui les désignent et en désignent les principales parties, leur caractère, définir leur futur, nous sortira, je l'imagine volontiers, des habituelles définitions.

Durant ces deux jours de colloque, la présence d'éminents écrivains, architectes, urbanistes, historiens et sociologues, de philosophes et de spécialistes de la gastronomie, aura permis d'ébaucher ou pour le moins de tenter de définir les dynamiques sociales, urbaines, culturelles et artistiques qui fondent et animent nos

villes partenaires de ce beau projet.

Au final et dans une vision que d'aucuns trouveront peut être trop utopique, la ville ne devrait-elle pas être pensée à la fois comme espace et produit de la création de l'art et de l'esprit, moyen et lieu de formation majeur de l'homme du XXI^e siècle ? Être considérée comme un espace de vie, non pas au strict sens physique du terme, qui ne s'hérite pas seulement, mais se conquiert génération après génération ? Ne serait-ce pas l'objet de cette conquête qui devrait unir ses habitants et installer par là même le vrai vivre ensemble ?

Ce projet international, qui durera quatre années, existe grâce aux partenariats du Centre Franco-Allemand de Provence - Maison de Tübingen, des Amis du Roy des Aulnes, de Litter-all à Paris et Berlin, de l'IFEA et de l'Orient Institut à Istanbul, du Goethe-Institut de Paris, et enfin le concours de Timour Muhidine, directeur de collection des lettres turques aux éditions Acte Sud à Arles et Paris.

Il s'articule également, durant le mois de la francophonie, autour d'ateliers pédagogiques de théâtre et de gastronomie, de visites guidées originales de différents quartiers d'Istanbul, de travaux photographiques, de lectures à voix haute de textes sur la ville. Autant d'activités, prémices aux échanges de jeunes lycéens durant les prochaines rencontres à Marseille en octobre 2013 et les années suivantes à Hambourg et Tanger.

* Yann de Lansalut
Directeur

La ville et sa cuisine



Musa Dağdeviren

Le « master chef » de la Turquie, disposant de trois restaurants de renom « Çiya » Kadıköy, faisait partie des intervenants du colloque pour nous évoquer la cuisine en tant qu'élément de l'identité d'une ville.

(lire la suite page III)

Istanbul et la féminité



Sema Kaygusuz

Pour l'écrivain : « La féminité est bien présente à Istanbul, dans les sons, les images... mais il n'y a pas de femmes physiquement parlant, elles sont invisibles. »

(lire la suite page II)

Littérature



Enis Batur

Poète, essayiste, romancier, il clôt le colloque de deux jours par une intervention qu'il a nommée « À vol d'oiseau et dans ses profondeurs : la Ville »

(lire la suite page III)

Les mégapoles



Régine Robin

Pour la sociologue et historienne, aujourd'hui, les mégapoles sont à la « recherche d'un équilibre qui respecte le génie des lieux et la modernité », et se situe certainement dans « une pensée urbanistique ».

(lire la suite page III)

Transformer la ville en réinvestissant son passé, le patrimoine en question

Comment appréhender la ville contemporaine ? Quelle place accorder à la préservation du patrimoine dans un environnement en perpétuelle transformation ? Mais surtout, comment innover et créer la ville de demain en réinvestissant les traces du passé ? Telles peuvent être résumées les ambitions dialectiques de la journée d'ouverture du colloque « Villes à-venir : Marseille-Hambourg-Istanbul-Tanger ? » qui s'est tenu à Notre Dame de Sion le 8 mars dernier. Sous l'égide de Jean-François Pérouse, directeur de l'IFEA, le colloque s'est distingué par de nombreuses interactions stimulantes entre les quatre intervenants et une assistance captivée. Car « le patrimoine est toujours fabriqué » rappelle Jean-François Pérouse, conviant dès l'ouverture de ces deux journées à découvrir « les ressorts de sa fabrication se référant à des mythes; le patrimoine se pare et s'en nourrit, et ce faisant produit [les mythes] en retour ».

Le patrimoine est donc lié au récit de la ville qu'il produit. Ce récit est une manière de donner du sens à l'environnement urbain qui nous entoure et nous contraint. Jean-François Pérouse prévient : « le patrimoine nécessite a minima un consensus », tout en rappelant que « l'univocité reste un danger ». Dès lors, les mythes d'Istanbul furent

mis à l'honneur. Du mythe relatant la naissance du Bosphore à l'imaginaire entourant la Tour de Léandre, l'écrivaine Sema Kaygusuz rappelle que cette ville, plus qu'une autre, a une dimension féminine intrinsèque. Évoquant la sexualité émanant de la ville, elle confie : « je pense que la vil-



le me touche, avec ses mains, qu'elle me maîtrise, qu'elle me dompte ». Selon elle, cette emprise de la ville sur le corps féminin est plus présente à Istanbul que dans les autres villes européennes. Regrettant que la femme à Istanbul « existe en tant que mythe et non dans la rue », Sema Kaygusuz évoque le paradoxe d'une domination masculine dans une ville féminine.

Le colloque fut également l'occasion de donner la parole aux acteurs de

l'environnement urbain, les architectes. Autour de la volonté de créer en conservant des traces du passé, Aykut Köksal, Dieter Läßle et Patrick Mestelan sont d'accord pour se réinterroger sur la notion de patrimoine. Aussi se sont-ils employés à déconstruire une notion souvent réductrice. Qu'il



Jean-François Pérouse

Dieter Läßle l'évoque : « les villes ne sont pas compréhensibles comme des pierres, comme du béton mais comme espoir des hommes que transforment les villes ». En charge du projet de réhabilitation d'un quartier plusieurs fois détruit, il regrette « que le discours sur le patrimoine ne concerne qu'une petite partie de la ville », laissant de côté une population immigrée et marginalisée d'Hambourg. Or, « il faut ouvrir l'espace pour repenser la conception du patrimoine car il y a une pluralité des patrimoines ». Dès lors, il s'est employé à réinvestir cet espace grâce à un gigantesque travail de réhabilitation. Sur les traces des différentes structures et des différentes temporalités qui se sont succédées, Dieter Läßle rappelle que « les villes sont ouvertes aux étrangers et au développement ». Car, comme le colloque a cherché à le démontrer, la ville doit être avant tout un lieu de rencontres, d'espoir et d'ouverture.

Sema Kaygusuz :

« Istanbul comme corps et sexualité »

Pour l'écrivain Sema Kaygusuz : « La féminité est bien présente à Istanbul, dans les sons, les images... mais il n'y a pas de femmes physiquement parlant, elles sont invisibles. C'est pourquoi Istanbul est une ville qui dissimule des femmes. »

Istanbul serait donc une femme, mais cette dernière n'est a priori pas très tendre avec ses homologues. D'après Sema Kaygusuz, les femmes à Istanbul manquent de liberté. Ou plus précisément, elles ont une liberté limitée à certains quartiers et certaines actions. « Vous pouvez aller où vous le souhaitez en tant que femme, vous pouvez manger à l'extérieur, boire... Mais lorsque vous voulez faire quelque chose d'un peu plus particulier comme pêcher, faire du vélo, marcher dans la rue seule à quatre heures du matin, ce n'est pas possible. Si vous êtes en groupe, c'est bon. La femme a bien des espaces de liberté, mais pas dans le tout Istanbul. Elle pourra par exemple nager dans le quartier de Yeniköy, mais pas dans celui du Haliç, plus conservateur ».

Pour l'écrivain, la diversité de la ville est bien réelle, mais la connexion entre ces différentes unités est faible, et cela serait lié à des raisons politiques, religieuses, et à la question du genre. Sema Kaygusuz souligne d'ailleurs que cela ne concerne pas

seulement les femmes. Les travestis, les homosexuels... ne peuvent pas entrer partout, ils ont leurs espaces. Et plus la ville devient une mégalopole, moins ces individus divers entrent en contact les uns avec les autres. « La ville devient globale, mais la vie sociale des individus ne l'est pas pour autant, au contraire. Ils restent dans leurs quartiers et ne s'ouvrent pas nécessairement aux autres. Les femmes sortent, mais dans le parc de leur quartier, qui finalement devient lui-même un espace privé ». Et qu'en est-il de la sexualité de la femme à Istanbul ? « Un sujet encore tabou, parce que tous, hommes comme femmes, sont effrayés par le corps de la femme, et ne le respectent pas ».

Sema Kaygusuz nous décrit donc Istanbul, ville femme masculine, comme une ville complexe à bien des niveaux. Une femme qui mène la vie dure à la gente féminine, qui accueille en son sein une multitude de communautés mais ne les interconnecte pas... Sans trop y croire, Selma Kaygusuz nous dit que cela changera peut-être, avec le temps, beaucoup de temps : « Tout cela est lié à nos représentations, l'idée que nous avons de la société turque doit changer. Le féminisme est très important pour ce changement, mais il est faible en Turquie ».

« Le grand récit de la ville » : Le projet « Villes à-venir » fait escale à Istanbul

Partie intégrante du projet « Le grand récit de la ville », le colloque intitulé « Villes à-venir : Marseille-Hambourg-Istanbul-Tanger » s'est déroulé le week-end du 9 et 10 mars au lycée français Notre Dame de Sion.



Joachim Rothacker

Nicole Bary

Lors de l'ouverture du colloque, M. Yann de Lansalut, le directeur du lycée Notre Dame de Sion justifie l'existence de ce colloque par un discours évoquant des souvenirs personnels de sa France natale et rurale, profondément transformée depuis. « Les villages en moins d'un demi-siècle auront plus changé qu'en trois siècles. » Ces bouleversements multiples entraînent selon lui une difficulté à penser la ville, et donc à l'écrire.

Nicole Bary et Joachim Rothacker nous révèlent d'ailleurs que ce projet était à l'origine purement littéraire, mais enrichi par l'apport du groupe de travail « Pensons le matin » auquel appartient ce dernier. Ce groupe s'interroge sur les liens entre culture, gentrification et ségrégation ur-

baine, et regroupe des sociologues, ethnologues, urbanistes, artistes et cinéastes. Le projet est donc devenu pluridisciplinaire comme l'atteste la programmation du colloque, qui s'intéresse aux phénomènes d'intégration jusqu'à la cuisine en passant par la littérature. Il s'agit « d'ouvrir des visions complètement différentes » avec des outils complémentaires qu'ont introduits les intervenants de divers horizons.

Le projet se définit comme un think tank avec pour objectif des travaux florissants sur le thème de la ville en mutation. Les organisateurs justifient le choix des quatre villes par leur « ouverture naturelle » sur la Méditerranée et le Maghreb, leur caractère portuaire et par les « projets pharaoniques qui recomposent » la ville. Néanmoins les organisateurs s'imaginent déjà intégrer de nouvelles villes au projet : cela correspond à leur ambition d'élargissement de la réflexion, et les demandes ne manquent apparemment pas.

Les « villes à-venir » ont déjà été discutées à Marseille, avec l'accent mis sur le rôle de la technologie au profit de l'écologie. Le projet y revient en octobre 2013 avec pour thème « La culture à l'épreuve de l'urbain », et opérera une nouvelle ouverture avec l'intégration d'échanges de jeunes.

Ecrire la ville d'aujourd'hui : Un défi renouvelé

Quatre écrivains ou philosophes ont été invités, autour d'une table ronde nommée « Entre traces et utopies : écrire la ville », à se pencher sur ce thème littéraire et ses enjeux actuels. Tous s'accordent à dire que le roman « donne une voix à la ville », qu'il l'explique. Si le roman ambitionne de fournir une interprétation de la ville, il se doit donc d'évoluer de manière concomitante à son objet d'étude.

Les auteurs nous fournissent de nombreux exemples tirés de l'histoire de la littérature, afin d'illustrer cette idée. Ottmar Ette cite ainsi l'épopée de Gilgamesh. Le poème demeure célèbre non seulement parce qu'il s'agit de l'un des tout premiers textes retrouvés à ce jour, mais également parce qu'il a pris pour scène ce que l'on a appelé « la première ville ». Plus tard, le roman moderne voit le jour avec le développement des villes et du colonialisme, dans le cadre de la construction des premiers Etats-Nations, comme le souligne Mohammed Berrada. Le roman prend donc son ancrage dans une réalité historique qui est dépeinte par la ville, pour ensuite être libre de développer son propre imaginaire. C'est ainsi que le passé de la ville de Tanger

est presque érigé comme un mythe dans les romans publiés après l'indépendance marocaine. Alors que Tanger est perçue comme une ville décadente qui assiste, impuissante, au développement de la misère et du trafic de drogue, la littérature sublime un passé prestigieux.

Aujourd'hui, les écrivains s'accordent à dire que la littérature est en quête de nouveaux procédés littéraires pour écrire la mégapole, nouveau défi lancé à l'inventivité des écrivains. La littérature doit écrire cette nouvelle ville, notamment afin de l'expliquer à ses habitants perplexes voire perdus face à cet étalement urbain inédit. Régine Robin affirme qu'il y a « une difficulté esthétique à écrire la ville due à ses dimensions disproportionnées » et à ses nouvelles contradictions. L'auteure cite par exemple la superposition, dans ces mégapoles, d'une ville riche, pauvre, réelle et fantasmée. Pour l'instant, il n'y a pas d'écriture qui intègre à la fois « réel, virtuel, évolutions et multiculturel ». Yoko Tawada nous propose, en guise de conclusion, un extrait d'un de ses romans à paraître, qui entend dire l'errance par un rythme cassé et une logique parfois insaisissable.

Les mégapoles

A la fois chercheuse et écrivaine, sociologue et historienne, Régine Robin a publié *Mégapolis* en 2009, livre hybride, « savant, personnel et fictionnel » comme elle le souligne, reflétant son « rapport à ces villes immenses ». Istanbul a été le lieu idéal pour la questionner sur les éventuelles limites du développement de ces mégapoles. Elle réplique alors que peu importe le regard qu'on porte sur cet étalement urbain inédit, qu'on regrette la « ville à taille humaine » du passé, ou apprécie les opportunités de cette nouvelle immensité, on ne saurait contrôler ce phénomène. Il ne peut aujourd'hui s'arrêter, selon elle, que par une circulation rendue impossible par des flux humains et commerciaux trop intenses. D'où le fleurissement de nouveaux projets tels que le troisième pont d'Istanbul, ou le nouveau métro parisien ; projets qui s'accompagnent de transformations positives, comme le souligne Régine Robin.



Les populations des mégapoles se côtoient donc, « il n'y a pas d'apartheid généralisé », affirme Régine Robin qui se voit interroger sur le thème du métissage dans ces villes immenses. Elle lui préfère le terme d'hybridité, et pour souligner son propos cite les nombreux exemples des « cuisines ethniques », du succès du rock arabe et des équipes sportives mixtes.

A qui s'inquiètera de la place du patrimoine dans ces mégapoles, Mme Robin répondra que les résistances aux transformations brutales qu'ont subies les habitants sont légitimes. Aujourd'hui, les mégapoles sont à la « recherche d'un équilibre qui respecte le génie des lieux et la modernité », et se situe certainement dans « une pensée urbanistique ».

La ville d'Enis Batur

Poète, essayiste, romancier, Enis Batur clôt le colloque de deux jours par une intervention qu'il a nommée « À vol d'oiseau et dans ses profondeurs : la Ville ». Pour autant, c'est sur les profondeurs de la ville que M. Batur a insisté, avec une note clairement pessimiste mais qui interpelle. L'homme de lettres se dit « fatigué de ces villes gigantesques », où l'on essaie de se débrouiller avec leurs mouvements incessants et incontrôlables. Il évoque alors une « atmosphère de cau-

chemar » dont est imbibée chacune de ces villes. M. Batur affiche également son dépit face à la beauté sacagée de cette « ville mille-feuilles » qu'est Istanbul, riche de 2000 ans d'histoire : « On creuse la structure ancienne de la ville pour construire des bâtiments nouveaux sans aucun caractère ». Face à ces villes, il évoque Italo Calvino qui distinguait deux attitudes face à l'enfer : le dénoncer et ne jamais pouvoir l'accepter, ou s'y adapter et ne plus le reconnaître.

Savourons la ville avec la cuisine de Musa Dağdeviren

Samedi 9 mars dans l'après-midi, Musa Dağdeviren était présent pour nous évoquer la cuisine en tant qu'élément de l'identité d'une ville. Riche de ses voyages en Anatolie, Musa Dağdeviren a ouvert son premier restaurant à Istanbul en 1987, vingt ans après avoir découvert la ville et ses « goûts inoubliables ». Au fil d'un discours parsemé d'explications culinaires alléchantes s'est peu à peu établie l'idée d'un lien puissant liant culture, géographie et cuisine.

Comme le souligne Musa Dağdeviren, nombre de traditions culinaires sont inspirées par la culture ottomane, tels que les plats dégustés par de futurs époux aux bains turcs. On observe une division genrée du menu qui leur est proposé : le repas de l'homme se compose de viande, tandis que celui de la femme de salade et de légumes à base d'huile d'olive. Quant à la géographie, Musa Dağdeviren se plaît à évoquer la « culture culinaire du littoral », différente de celle des plaines ; particularités qui sont redoublées si l'on s'intéresse à l'origine, locale ou étrangère, de la cuisine en question. « La cuisine se transforme, évolue, puisqu'elle n'a pas une origine unique », explique le chef cuisinier.



La cuisine s'est enrichie par le métissage des villes, comme l'atteste le rôle qu'ont joué les Tziganes dans la tradition culinaire turque. Grâce à leur talent lors de la collecte des roses, la confiture s'en est trouvée meilleure. Mais la transformation urbaine « effraie » également Musa Dağdeviren, qui assiste à la « disparition des goûts identifiés à une ville », et à des imposteurs qui reprennent les noms de plats traditionnels turcs, tout en oubliant leur saveur. Il fait notamment référence au simit, dont de nombreux habitants ne peuvent en connaître le goût original.

Cette perte des traditions propres à la Turquie peut s'expliquer aisément par le fait qu'il n'y ait ni « littérature qui porte sur la cuisine turque », ni centre de recherche sur le sujet, comme le déplore le cuisinier. Ce dernier tente d'ores et déjà de transmettre cet héritage par le biais de sa revue trimestrielle *Cuisine et Culture*, mais entend à l'avenir remédier à cette situation par un projet plus ambitieux. Celui-ci consiste à documenter et restaurer une tradition culinaire turque qui ne pourra être oubliée tant que des passionnés tels que Musa Dağdeviren lutteront pour la conservation de cet héritage.

Le métissage culturel en Méditerranée, mythe ou réalité

L'idée de métissage sur les pourtours du monde méditerranéen vient d'une Histoire idéalisée selon l'anthropologue Christian Bromberger. Certes, il y eût des rencontres harmonieuses entre les peuples et les civilisations à l'instar de l'Andalousie arabo-musulmane, mais elles ne caractérisent pas la réalité d'une Méditerranée trop souvent sublimée. La réalité historique est bien plus souvent conflictuelle à l'image des Croisades, des invasions et de la colonisation

Tanger : mythes et réalités

Surnommée la ville des étrangers du fait de son histoire, Tanger est posée sur l'extrémité occidentale du Détroit de Gibraltar à quinze kilomètres des côtes espagnoles. Yolande Benarrosh, professeur de sociologie et spécialiste de la ville de Tanger, distingue quatre strates particulières, qu'elle définit en tant que langues. « Tanger cosmopolite » des écrivains francophones, évoluant dans un périmètre très réduit au sein de la ville. « Tanger errant » des diplômés, des chômeurs et des subsahariens qui vivent Tanger comme une salle d'attente vers l'Europe. Ceux-ci rêvent d'une vie moins misérable. « Tanger économique » en prise avec la mondialisation, avec sa ville nouvelle et son immense complexe portuaire, ses marchandises autorisées à parcourir le monde et « Tanger réel » des classes moyennes et supérieures se côtoyant dans des associations et des lieux spécifiques. Pour Yolande Benarrosh, entre ces quatre strates, il y a peu ou pas de métissages mais plutôt une juxtaposition de mosaïques jamais mélangées.

Ville et intégration : le cas marseillais

André Donzel a fait un remarquable exposé sur la ville de Marseille, approchant au

plus près des réalités de cette ville si particulière. Il a d'abord tenté de définir géographiquement la cité phocéenne par ses contrastes, divisant le nord portuaire et populaire avec le sud bourgeois. Marseille a une structure socio-spatiale fortement marquée, accentuée par des inégalités en forte augmentation ces dernières années. L'accueil de l'étranger a toujours été au centre de la culture marseillaise. La ville actuelle reste marquée par l'immigration, implantée en plein centre ville. La réalité marseillaise tranche en cela avec les standards urbains français s'incarnant autour d'un centre-ville bourgeois et d'une périphérie-banlieue où s'entassent les populations immigrées/ouvrières (l'exemple de Paris et sa banlieue



La Ville globale : itinéraires de la postmodernité

Directeur de l'Institut d'Atatürk pour l'histoire moderne de la Turquie définit Istanbul comme une ville aujourd'hui globale et postmoderne, mais il a fait remarquer qu'au début du 20^e siècle plus de 40 langues sont parlées dans l'Empire. Le professeur Toprak note que la structure unitaire du pays mise en place à partir de 1920, et l'unité linguistique autour de la langue turque mise en forme par la Révolution de l'alphabet par Mustapha Kemal, a été un pas important vers la modernité symbolisée par l'État-Nation. Et il finit par l'interrogation « Comment refléter le passé multiculturel d'Istanbul à l'heure de l'État-Nation ? »

Deux siècles de Cartographie d'Istanbul



(Suite de la page 1)

La première question a tout naturellement été « comment est née l'idée de cette exposition ? », à laquelle Jean-François Pérouse a répondu : « L'idée principale était de partager et de donner à voir le fonds cartographique de l'IFEA, qui est un fonds relativement riche, et de le partager avec une institution d'enseignement de prestige, Notre Dame de Sion, pour essayer de combiner une approche un peu érudite avec une approche plus pédagogique ».

Les cartes présentes ont été acquises depuis le 19^e siècle auprès de l'Empire ottoman, période pendant laquelle les puissances étaient soucieuses et conscientes de la place particulière d'Istanbul et ont décidé de constituer des cartes. Ces deux cent ans de cartes sont les témoins de cette longue histoire entre l'Empire ottoman et les

Plans d'assurance de Pervititch (Taksim)



« C'est le même quartier en 1925 et en 1943. Ce sont des plans qui ont été utilisés jusque dans les années 1970, extrêmement précis sur beaucoup de choses, la composition du bâti, l'environnement : y a-t-il une fontaine, des matériaux inflammables, des fours ? Ce sont des plans extrêmement intéressants. » Martin Stern

L'exposition durera du 7 mars au 18 mai 2013 (sauf les dimanches) de 11.00 à 18.00 et jusqu'à 20.00 les soirs de spectacles et concerts.

puissances européennes. La première carte utilisée est celle de Kauffer, datée de 1776. Bien qu'il y ait eu des cartes auparavant, Pascal Lebouteiller nous affirme que « c'est la première à proprement dite, avec une échelle, un système de coordonnées ». Elle sera réutilisée, améliorée, détaillée pendant plus de quatre-vingt ans. Il faut attendre la toute fin du 19^e siècle pour voir la naissance des services cartographiques de l'Empire ottoman, après la prise de conscience de la nécessité d'un service cartographique indépendant des grandes puissances.

Pour reprendre l'expression d'Yves Lacoste, « la géographie sert d'abord à faire la guerre ». C'est bien ce que le pouvoir ottoman, à l'origine d'une demande importante de cartes militaires, a compris à cette époque. Il s'agissait d'avoir une vision précise de l'espace géographique du Bosphore afin d'établir des stratégies militaires. La Porte, à ce moment, était consciente d'être au cœur de la question d'Orient. Jean-François Pérouse affirme : « On voit bien qu'il y a un intérêt à partir de la fin du 18^e siècle pour l'Empire ottoman, et pour Istanbul en particulier. C'est la clé, le verrou qui donne accès à la Mer Noire ». Les représentations d'Istanbul acquièrent une très grande précision au niveau topographique avec le développement des cartes d'état-major. Ces cartes militaires ont parfois été le fruit de personnages troubles, travaillant de façon officielle pour l'Empire ottoman, et officieuse pour les Russes (F. Kauffer au 18^e s.), les Prussiens (H. von Moltke au 19^e s.), les Français ou les Britanniques.

À la suite des cartes militaires, l'intérêt s'est porté sur la représentation des bâtiments pour les assurances incendie, face aux désastres qui ont détruit des quartiers entiers d'Istanbul à de nombreuses reprises. Ainsi la représentation cartographique d'Istanbul connaît une nouvelle évolution par la constitution de cartes commandées par les grandes compagnies d'assurance. Martin Stern ajoute : « On voit bien quand on se promène dans cette exposition que la ville se transforme, en particulier par les grands incendies qui ont émaillé l'histoire de la ville. En fait, Istanbul est une ville qui s'est

construite par les flammes. C'est une longue tradition ottomane, tradition tellement forte que toutes les grandes compagnies d'assurance se sont ruées sur Istanbul pour ouvrir un bureau et y faire des affaires. » Le premier exemple fourni est celui d'un Canadien, Charles Goad, qui réalise des plans extrêmement précis entre 1904 et 1906. Quelques années plus tard, Jacques Pervititch, un Français d'origine croate diplômé du Lycée Saint-Benoît, vivant à Istanbul, poursuit, complète et perfectionne le travail de Goad grâce à sa connaissance précise de la ville. Ses plans fournissent un

témoignage extrêmement intéressant sur l'histoire d'Istanbul.

La cartographie d'Istanbul est le témoin de cette évolution que l'exposition a su retracer à travers un découpage chronologique pertinent. La dernière période montre qu'à partir des années 1950, Istanbul se développe intensément. Si jusque dans les années 1950, la ville, ou plutôt cette succession de villes grecque, romaine, byzantine puis ottomane, se maintient grosso modo à l'intérieur de ses murailles, la suite montre, comme le dit Jean-François Pérouse, « ce grand débordement ». À partir de l'immigration des années 1950, on assiste au développement rapide de la ville au-delà de Taksim, mais aussi du côté asiatique, à partir d'Üsküdar et de Kadıköy. Comme le remarquent les commissaires de l'exposition, la topographie et les conditions naturelles n'ont pas été prises en compte lors de l'étalement urbain. Jean-François Pérouse estime que « le coût environnemental est considérable ». De son côté, Martin Stern note qu'il y a « un aspect un peu sauvage dans les constructions, notamment les gecekondu (littéralement « posé la nuit », c'est à dire sans permis de construire), si caractéristiques de cette urbanisation, donnant une « impression d'incontrôlé, voire d'incontrôlable ». Le directeur de l'IFEA note qu'on aurait pu prévoir l'inondation de 2009 dans la banlieue ouest d'Istanbul qui avait très durement touché les municipalités de Silivri, Selimpaşa, Çatalca et Ikitelli. La prise en compte de la topographie particulière et de l'hydrographie spécifique à ces quartiers aurait pu éviter ce drame, en comprenant que l'urbanisation a entraîné « une surimperméabilisation de tout le bassin versant de cette région ».

La cartographie et l'histoire sont « complètement inséparables », souligne Martin Stern. Les commissaires de l'exposition souhaitent que ses habitants redécouvrent la ville, afin de mieux se l'approprier. L'exposition hébergée par le Lycée Notre Dame de Sion a d'autant plus de chances d'atteindre son objectif qu'elle a été construite de la façon la plus pédagogique possible.

La cartographie se dévoile lors du vernissage de l'exposition

Jeudi 7 mars à 18h30, le vernissage de l'exposition « Deux siècles de cartographie d'Istanbul et de son environnement » a réuni de très nombreux invités à « la Galerie » du Lycée Notre Dame de Sion. Dans son discours inaugural, le directeur du lycée, M. Yann de Lansalut, a tenu à souligner l'objectif de cette exposition et son importance.



Elle donne d'abord à voir « l'influence considérable d'Istanbul », notamment grâce à sa position exceptionnelle, à travers les cartes militaires décrivant la région de Constantinople avec précision, et jusqu'aux cartes stambouliotes utilisées pour « la gouvernance du territoire ».



M. de Lansalut félicite « la progression de la connaissance géographique, topographique et urbaine de la ville » grâce au travail de recherche des cartographes. Si pour autant la cartographie est un outil quotidiennement utilisé, le directeur de l'école souligne un « univers méconnu ». Cette exposition, qui se veut des plus pédagogiques, tend ainsi à rendre ce domaine intelligible au public présent. L'IFEA et le lycée Notre Dame de Sion ont misé sur la présence d'explications pour chaque carte, de supports multimédias, d'une introduction aux méthodes de la cartographie et d'un découpage chronologique.

Le directeur salue ces outils qui permettent « d'apprécier les détails, la richesse, la beauté et la complexité » de cette exposition.

Et les visiteurs ont pu s'émerveiller devant la découverte de la « richesse esthétique, scientifique et politique de la cartographie » d'Istanbul, pour reprendre les mots de M. de Lansalut qui remercie chaleureusement les organisateurs de l'évènement.

